

Erik Orsenna  
de l'Académie française

Bernard Cerquiglini

# Les Mots immigrés



illustré par  
François Maumont

Stock

Erik Orsenna  
*de l'Académie française*  
Bernard Cerquiglini

# Les Mots immigrés

Illustrations de François Maumont

Stock

Illustration de couverture © François Maumont  
Couverture Le Petit Atelier

© Éditions Stock, 2022

ISBN 978-2-2340-9269-3

[www.editions-stock.fr](http://www.editions-stock.fr)



*Pour Marco Polo,  
qui a écrit en français  
son Livre des merveilles*

## Où se déclenche une grève à nulle autre pareille



Quelle catastrophe avait donc frappé notre France ? Ce soir-là, le pays était vide.

Sans prévenir, une bombe était-elle tombée, de celles qu'on appelle « à neutrons » parce qu'elles tuent les êtres humains mais laissent debout les villes ? Une pandémie brutale nous avait-elle frappés ? Mais alors, où étaient passés les cadavres ?

Plus personne dans les champs.

Plus personne dans les rues.

Pas même une voiture de police ou un couple d'amoureux.

Rien.

Un désert. Habité de pigeons. Et de feux de circulation. Ils continuaient d'enchaîner le vert, l'orange, le rouge. Pourquoi ? Avaient-ils un contrat ? Aucune voiture ne montrait plus le bout de son capot.

Par les fenêtres, on entendait une conversation. En fait, des mots bien trop violents pour une discussion et bien trop solennels pour une dispute. Entre mari et femme, par exemple, on peut s'accuser de beaucoup de choses, mais pas de « vendre

son pays », ni de « trahir notre civilisation ». Plus étrange encore : cet affrontement pouvait se suivre sans en rien perdre en passant d'un quartier à l'autre. Il suffisait de tendre un peu l'oreille (comme le printemps était venu, on avait ouvert les fenêtres). La conclusion s'imposait : la radio ou la télévision, la radio *et* la télévision, un programme écouté au même moment par *toute* la population du pays.

Mais quelle émission avait ce pouvoir d'aimer ainsi trente ou quarante millions de personnes ? Même le soir de la Coupe du monde, on croisait dehors quelques passants, surtout des passantes, des réfractaires, des révoltés, des que le foot ennue ou dégoûte.

Et pourtant, à entendre les coups échangés, il s'agissait bien d'un match.

C'est alors que l'imbécile que je suis s'est souvenu.

Où avais-je la tête ?

Ce soir-là était celui du grand débat.

Ce soir se jouait l'élection présidentielle.

Ce soir était celui de la dernière chance pour les deux finalistes.

Ce soir, il s'agissait pour chacun de trouver les mots, les mots qui parlent au cœur.

Ou à la peur des électeurs.

Ou à leur portefeuille.

Dans ce genre de duel à mort, on a beau croire à l'intelligence des idées, ce sont les mots qui comptent, la force et la simplicité des mots.

Le général de Gaulle avait ce génie-là. Pour ridiculiser les officiers supérieurs qui voulaient prendre le pouvoir afin de garder l'Algérie « française », il les avait qualifiés de « quarteron de généraux en retraite ». La minute d'après, les rebelles rentraient, penauds, dans leurs casernes. Et François Mitterrand, lorsque ses alliés communistes manifestaient

contre certaines mesures de réarmement face à l'Union soviétique, il lui avait suffi d'une phrase : « Les pacifistes sont à l'Ouest, les missiles sont à l'Est. »

À ce jeu-là, celle qui menait, pas besoin de consulter les sondages instantanés, était la candidate de la droite extrême. « Horde de réfugiés », « empire de la drogue », « insécurité générale », « extension à l'ensemble du territoire des zones de non-droit », « élites et gouvernement incapables ou plutôt complices »... Sous les coups, son adversaire baissait la tête. En dépit de son jeune âge, il connaissait la vie, il avait rencontré des gens, et de toute sorte, et des violents, des qui l'avaient bousculé, même un qui l'avait giflé, la semaine précédente. Mais là, il était soufflé, ébahi par une telle capacité d'aligner de telles contrevérités, portées par la seule force de la haine. Comme un toréador se préparant au coup final, la fameuse estocade, son adversaire se redressa, respira fort, ses yeux brillèrent, ses narines palpitèrent. On voyait qu'elle s'enivrait déjà du goût du sang.

– En conclusion, je vais vous dire, monsieur qui voulez diriger la France...

Soudain, silence. Elle jeta partout des coups d'œil perdus, leva la main pour appeler au secours, elle ouvrait et rouvrait la bouche comme un poisson sorti de l'eau. Et plus rien n'en sortait.

Pauvre duo chargé de l'animation, ou plutôt de la modération, du débat. Deux journalistes de grande expérience, pourtant ; une femme et un homme, bien sûr, parité oblige. Ils se regardèrent, aussi belle et beau l'une que l'autre, la brune et le blond, et aussi désarmés. Du même geste, ils proposèrent un verre d'eau que la candidate refusa, d'un revers de main.



La panique fut générale, on l'imagine ! Les caméras montrèrent avec gourmandise le début de pugilat entre le tout jeune, tout bouillant ministre de l'Intérieur et un éclairagiste à barbe et casquette rouge, la gigue affolée de la directrice générale, sa course dans les couloirs pour aller chercher son adjoint aux programmes, les quintes de rire, inextinguibles, des deux maquilleuses martiniquaises, avant que ne paraisse le pompon : le message de soutien du dictateur chinois mais écrit dans sa langue ; qui pouvait comprendre ? Lorsque les deux petits chiens bichons de la ministre de la Culture et de la Communication se mirent à hurler à la mort, quelqu'un, gloire à lui ! jugea qu'il valait mieux, pour l'honneur de la France, arrêter les frais. En dépit de ses études à l'École nationale d'administration, il s'y connaissait en technique. D'un coup sec il abaissa la manette idoine. Soudain, le noir total se fit sur tous les téléviseurs de notre beau pays, écrans XXL façon cinéma ou lucarnes minuscules, spécial cuisines, celles qui permettent, bénies soient-elles, de continuer à suivre *N'oubliez pas les paroles* en fatiguant la salade.

C'est alors qu'en bas de l'écran un message se déroula : « Puisque, madame, vous insultez les êtres humains venus d'ailleurs, nous, mots immigrés, avons, en signe de solidarité, décidé aujourd'hui de commencer une grève illimitée. »

Un blanc suivit. Puis le message reprit : « Ne vous inquiétez pas ! Il vous reste les mots de pure origine gauloise, par exemple *boue, glaise, cervoise, tonneau, chemin, ruche, sapin...* »

Vous imaginez le désordre !

D'autant que l'autre candidat, tout comme les deux journalistes, étaient maintenant frappés par cette grève incroyable. Eux aussi ouvraient la bouche pour, au sens strict, ne *rien* pouvoir dire ! Les pauvres ! Comment voulez-vous former la phrase la plus simple, « nous vous présentons nos excuses », ou « dans ces conditions, nous préférons rendre l'antenne. À vous les studios ! », avec seulement du vocabulaire gaulois ? Ces « gauloiseries », comme on avait coutume de dire, avec mépris. Dans notre pays, on voyait souvent les cheminots et les électriciens-gaziers cesser soudain le travail. Mais les mots ? Comment vivre sans eux, sans eux tous, quelle que soit leur origine ?



## Qu'est-ce que l'AMI ?

**P**our que le plus grand nombre possible de ses membres puisse assister à la folle émission que nous venons de vous raconter, l'AMI avait loué près de Notre-Dame une sorte de théâtre abandonné, une très grande salle, dite « de la Mutualité », haut lieu des réunions politiques, du temps où l'avenir des illusions intéressait encore quelqu'un. Aujourd'hui, cette Mutualité légendaire servait plutôt aux entreprises pour « lancer » leurs produits ou y organiser des séminaires de nature à motiver leurs cadres (rappel des « valeurs » du « groupe » et présentation de la nouvelle grille des primes de fin d'année).

Les membres de l'AMI s'étaient glissés comme ils pouvaient entre les petites tables déjà dressées pour le petit-déj du lendemain. Un mot, même un peu long, a beau occuper moins de place qu'un congressiste, ne pas fumer et ne pas rejeter d'haleine, bonne ou mauvaise, on étouffait malgré tout. On peut dire que les mots s'étaient passés le mot, ils étaient venus en foule pour savourer le spectacle du débat télévisé et de la grève soudaine qui avait tout bouleversé. Belle occasion de réaffirmer ce que tout le monde devrait savoir : ce ne sont pas les mots, les bavards, mais seulement toutes ces bouches qui les moulinent du matin jusqu'au soir et à tort et à travers !

Des grands écrans avaient été installés partout. Si bien que nul ne manqua cette scène réjouissante, cette revanche attendue depuis si longtemps, le langage soudain troué de cette candidate ennemie de la diversité du monde. Un beau vacarme s'ensuivit. Rires à gorge déployée (car les mots n'aiment rien tant que s'esclaffer), embrassades (car, oui, les mots qui ne peuvent s'empêcher de se déchirer entre eux savent aussi se montrer bons camarades), chansons comme s'ils avaient bu (car, pour sortir de leur solennité, pour s'envoler, les mots ont besoin de s'aider de musique, comme nous de bons petits pétards d'origine marocaine ou colombienne).

Peut-être vous demandez-vous : qui sont les AMIs ? Allons, faites un effort ! Vous n'avez pas deviné ? Tout bonnement les membres d'une association reconnue d'utilité publique : l'Association des mots immigrés. Fondée en 1936 durant la guerre d'Espagne : les plus beaux mots de la République espagnole trouvaient alors refuge en France. *Compañeros* (n'oublions pas le tilde), *fraternidad*.

Au centre de la tribune, rayonnait la secrétaire générale, Mme Indigo. Une toute petite brune juste entrée dans la quarantaine, moins d'un mètre cinquante, sosie de feu la chanteuse très regrettée Édith Piaf, le maximum d'énergie dans le minimum de corps, avec des yeux d'un bleu profond, preuve de certaines amours improbables et mêlées chez ses ancêtres.



Quelle comédie ! Toutes ces femmes et tous ces hommes importants, directeurs et directrices mais aussi pompiers, infirmiers, électriciens, hôtesse d'accueil courant partout sans savoir quoi faire, et tous et toutes la bouche ouverte puisque ne pouvant rien dire d'utile. À part crier : « Grève ! Grève ! », seul mot gaulois ayant quelque pertinence en cette situation.

– Au moins, s'exclama Indigo, le pays va se rendre compte de notre utilité !

– Sans nous, c'est le chaos ! renchérit son adjoint Artichaut, qui portait sur le visage tout le soleil de sa région d'origine, l'Andalousie.

– Depuis le temps qu'on le leur répétait !

– Vous imaginez si on avait étendu notre grève à l'ensemble du pays ?

Hurlements de rires.

– Tout bloqué !

– Des accidents !

– Des divorces à la chaîne, faute de s’expliquer !

Chacun, selon son tempérament, y allait de son drame, jusqu’à ce qu’Indigo demande le silence.

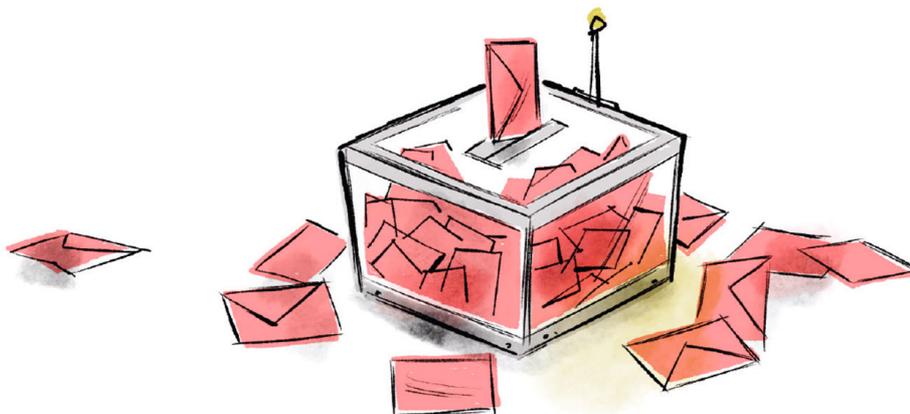
– Bon, maintenant, que fait-on ?

Deux positions s’affrontaient. Pour les radicaux, il fallait étendre la grève, par exemple aux transports, pour bien faire comprendre à la France l’apport irremplaçable des mots immigrés. Qu’est-ce qu’une gare où ne sont plus annoncés nulle part l’horaire des trains et la voie d’où ils partent ? Car les mots écrits seraient sûrement ravis de se joindre au mouvement. Certains rêvaient de les voir même quitter les dictionnaires : que resterait-il de la langue française ?

Les autres, les modérés, craignaient le désordre, avec une intervention possible de l’armée. Certains militaires attendent toujours le moindre prétexte pour s’emparer du pouvoir. Mieux valait négocier.

Cette dernière opinion l’emporta, de peu. Une délégation fut formée pour rencontrer le Conseil constitutionnel, puisque c’était l’institution chargée de veiller sur la bonne marche de l’élection présidentielle.

Avec sagesse, Indigo avait expliqué que, sans élection, plus de démocratie. La dictature s’installait. Et nul n’est plus ennemi des mots, de la diversité et de la liberté des mots qu’une dictature !



## Où l'on fait connaissance avec neuf Sages



Les « Sages », car ainsi aiment à se faire appeler ces vieilles personnes, se sont installés au cœur de Paris, dans un jardin clos, sans doute pour rester concentrés et ne pas disperser leurs idées. C'est là que, le lendemain matin du scandale, les AMIs allèrent les rencontrer. Voitures brûlées et renversées, vitrines brisées, la ville portait encore les stigmates des violences de la nuit. Sitôt après l'interruption du face-à-face télévisé, des bandes avaient déferlé dans les rues en criant au complot.

– Qui êtes-vous ? demanda, méprisant, un huissier à chaîne.

Il faut dire que les mots ne payaient pas de mine : c'étaient des sortes d'oiseaux sans ailes, des syllabes volant dans l'air...

– Une délégation de l'AMI.

– C'est quoi, ça ?

– L'Association des mots immigrés !

– Vous croyez que les Sages n'ont que ça à faire ? Surtout après les événements graves d'hier soir ? Allez jouer ailleurs !



Indigo a le sang chaud. On n'est pas pour rien d'origine ibérique.

– Mon petit bonhomme, je serais toi, je baisserais d'un ton.

Et elle lui lança le même sort qu'à la candidate.

Pauvre huissier ! Comment voulez-vous qu'il les chasse avec juste des mots gaulois ? « Truands », « loches », « tonneaux ». Il était tellement éberlué qu'il regarda passer les AMIs sans opposer la moindre résistance.

C'est ainsi qu'ils débouchèrent dans la grande et noble salle, toute de lambris dorés, où les neuf Sages tenaient conseil. Débattant, comme on pouvait imaginer, des mesures urgentes à prendre pour sauver la République.

Leur président, un ancien Premier ministre, se dressa :

– C'est insupportable ! Qu'on nous laisse travailler ! Gardes !

– Tout doux, mon garçon, répliqua tranquillement Indigo. Ou je te fais subir le même sort qu'à la candidate ! Nous sommes les mots immigrés !

– Donc c'est vous, les responsables de ce chaos national ?

– Exact, mon garçon ! Et on pourrait facilement l’aggraver encore si nous ne discutons pas sérieusement.

Les huit autres Sages se consultèrent du regard et l’un après l’autre hochèrent la tête. Leur président se rassit, en montrant des sièges libres. Les choses sérieuses commencèrent.

Ces Sages, reconnaissons-leur cette qualité, sont de grands professionnels de la phrase, même s’il faut parfois lutter contre leur tendance au jargon ; une heure plus tard, un communiqué était rédigé, approuvé à l’unanimité et envoyé à l’Agence France-Presse (raccourcie en AFP par les initiés) : la procédure électorale était gelée pour deux semaines (en d’autres termes, plus clairs, on retardait d’autant le vote).

Les jours ainsi libérés allaient permettre de rendre hommage aux vagues successives de mots immigrés qui avaient contribué à bâtir ce chef-d’œuvre qui a nom « langue française ».

Chaque soir, juste avant 20 heures et le grand rendez-vous des journaux télévisés, vingt minutes seraient réservées à des remerciements. Oui, on allait enfin rappeler aux Français et aux Françaises ce qu’ils et elles doivent à tous ces mots venus d’ailleurs, de tout près ou de très loin.

Le croirez-vous ou non, les AMIs quittèrent le Palais-Royal sous les applaudissements des neuf Sages.

- Revenez quand vous voulez !
- Merci pour cette initiative !
- Qu’est-ce qu’une République sans langue commune ?
- Et sans cesse revivifiée ?

Les AMIs ne traînèrent pas dans le jardin, même si, en ce début mai, y embaumaient les roses et déjà enivrait le jasmin. Un gros labeur les attendait : préparer pour le soir même la première émission, et les six qui suivraient !



Lundi, 19 h 30, première soirée :  
où nos vrais ancêtres nous sont  
enfin révélés



Le talentueux et généreux présentateur de *N'oubliez pas les paroles*, Nagui, avait fort obligeamment prêté son créneau aux AMIs pour cette nouvelle (et provisoire) émission. Après tout, on ne changeait pas de sujet. C'est la France qui avait oublié la source des paroles qu'elle utilisait tous les jours. Et d'ailleurs, ce Nagui n'était pas du genre à oublier ses origines égyptiennes, tout comme la chanteuse Dalida – occasion de dire, nous qui l'avons bien connue, à quel point elle était un amour.

Carte blanche avait été donnée aux AMIs. Dès la première seconde, ils se sentirent chez eux à la télévision : ils attendaient depuis si longtemps cette reconnaissance.



Quel talent pour tout de suite capter l'audience ! Le premier invité de Mme Indigo scandalisa : M. Cassinos, un mot gaulois comme on les imagine, costaud et rieur, longs cheveux blonds et moustaches recourbées en guidon de vélo. Que venait-il faire sur ce plateau ? S'il en était un qui n'était pas *immigré*, c'était bien lui : tous les livres de classe nous l'avaient appris et seriné. Les Gaulois étaient les *seuls* mots français garantis purs à 100 %, sans mélange, premiers occupants de notre si beau pays.

Déjà des manifestations s'organisaient un peu partout dans le pays. Elles s'annonçaient violentes. « La France aux Français ! » « Respectez nos ancêtres ! » « Vive la Gaule ! » « Médias vendus ! » Des foules excitées convergeaient vers les studios. Trois compagnies de CRS furent envoyées en toute hâte pour protéger les antennes. La soirée s'annonçait chaude. Heureusement, ces excités suivaient le programme sur leurs téléphones portables. C'est grâce à ces petites bêtes, nos prothèses aujourd'hui nécessaires, que les cortèges s'arrêtèrent, notamment les deux principaux : l'un devant la statue de Jeanne d'Arc, rue de Rivoli, et l'autre, place de la Bastille. Après une courte introduction, Mme Indigo avait passé la parole à ce Cassinos. Lequel, face caméra, comme un homme politique chevronné, s'adressa aux manifestants :

– Bonsoir, chers et chères camarades ! Je comprends votre colère. Mais il faut que vous le sachiez, moi aussi je ne suis qu'un immigré ! Nous, Gaulois, sommes des Celtes, c'est-à-dire des peuples venus de l'est, du centre de l'Europe. Et vous savez quand ? Hier, ou presque ! À peine cinq siècles avant Jésus-Christ !



Les manifestants se regardèrent, sidérés. Car des reporters les filmaient en leur tendant des micros.

- Mais alors...
- En arrivant, il y avait déjà des gens ?
- Ce n'est pas ce qu'on nous avait appris !
- Vous avez trouvé qui ?
- Et quelle sorte de langues parlaient-ils ?
- Nos professeurs nous auraient menti ?

La caméra revint vers Cassinos. Il hochait la tête en souriant :

– Moi aussi, figurez-vous, j'aurais préféré faire partie des premiers habitants.

– Mais alors, qui sont nos *vrais* ancêtres ? on sait à quoi ils ressemblaient ? cria dans la foule une furie peinturlurée de bleu blanc rouge telle une supportrice du PSG, le club qatari bien connu.

Mme Indigo leva la main :

– Justement, nous avons M. Caillou au téléphone, l'un des tout derniers représentants des parlers préhistoriques !

La communication était difficile, M. Caillou parlait de loin, d'une voix faible ; sa parole semblait issue d'une caverne. Et ses mots n'étaient pas des mots, plutôt des syllabes, à commencer par « cal », qu'il répétait sans cesse. Mme Indigo fit remarquer qu'en grattant bien, on retrouvait cette syllabe primitive dans le « galet », le « caillot », le « caillou ». D'ailleurs, nous en gardions l'écho dans notre si belle Provence avec « calanque » et « garrigue » !

– Ainsi, cher M. Caillou, reprit Mme Indigo, vous seriez le tout premier mot de notre langue ?

– Peut-être, peut-être, répéta dans un murmure la voix lointaine.

– Et savez-vous la date de votre arrivée chez nous ?

– Impossible, impossible ! Comment s'y retrouver dans la nuit des temps ? Ce que je sais... nous habitons le Sud, le très Grand Sud...

La France entière retenait son souffle, on ne l'entendait plus, on était en train de le perdre :

– Ce que je vais vous dire ne va pas vous faire plaisir...

– S'il vous plaît !

– Mes deux grands-mères...

– Et alors ?

– Elles avaient la peau... sombre, très sombre.

– Vous voulez dire... noire ?

Personne ne répondit. Mme Indigo s'énerva :

– La ligne est coupée ! Vite, vite, qu'on la rétablisse !

Le technicien leva les bras au ciel :

– La ligne n'est pas coupée, madame. Elle est perdue !

– À tout jamais ?

– J'en ai peur.

Un silence s'ensuivit, sans doute le plus long silence de l'histoire de la télévision française. Il faut dire que tout le monde succombait à l'émotion.

Mme Indigo finit par reprendre ses esprits. Elle pria Cassinos, son invité gaulois, de bien vouloir l'excuser : du fait de l'irruption de la préhistoire, la parole lui avait été volée. Accepterait-il de revenir le lendemain ?

– Bien volontiers !

– Nous parlerons de vos envahisseurs romains ! Mesdames et messieurs, bonsoir ! Je vous laisse à votre soirée, après un rappel des prévisions météo pour demain.



Laquelle météo commença par un orage, déclenché, il faut le dire, par la dernière phrase de Mme Indigo :

– De cette première soirée, je crois qu’une conclusion s’impose : tous nos mots, vous m’entendez, *tous* les mots de notre langue française sont des mots immigrés !

À peine s’était-elle ainsi exprimée que la violence se ralluma dans les rues, plus sauvage que jamais. « Indigo rastaquouère ! » « Chacun chez sa couleur ! » « Chacun son pays ! » « Mort aux falsificateurs de l’Histoire ! »

En très haut lieu, on paniqua. Le Premier ministre fut convoqué à l'Élysée, ainsi que cinq autres membres du gouvernement : l'Intérieur, les Affaires étrangères, la Culture, la Condition féminine et le secrétaire d'État aux Commémorations. Au vu des troubles, ne devait-on pas *illico* renvoyer cette Indigo et la remplacer par une présentatrice « professionnelle », c'est-à-dire moins incontrôlable, plus respectueuse de la ligne officielle et des programmes de l'Éducation nationale ? Après deux heures de discussions aussi tendues qu'incertaines, il fut finalement décidé de poursuivre l'exercice. Non sans une engueulade corsée de la directrice générale des chaînes et des menaces explicites si elle ne reprenait pas le contrôle de ses émissions.



## Mardi, deuxième soirée : Gaulois et Romains, une fertile invasion



Le soir-là, pas question de se laisser voler la parole ! Dès qu'il parut à l'écran, on vit bien que Cassinos était remonté comme une pendule. D'ailleurs, il regardait sa montre à tout bout de champ. Et son agitation ne laissait pas de doute. Ceux qu'il représentait avaient dû lui passer une avoinée : « Impose-toi, que diable ! » « Tu es un Gaulois, pas une jeune fille intimidée ! » « Et tu parles pour tous les Gaulois ! »

Il n'attendit même pas que Mme Indigo le présente. Il se lança tout de suite :

– Nous n'en pouvons plus de ces caricatures ! Nous, Gaulois, n'étions pas de gros imbéciles vivant dans des huttes et ne pensant qu'à bouffer des sangliers ! Figurez-vous que nous habitions de belles maisons dont la charpente en bois était la plus moderne de l'époque. Nous étions d'habiles commerçants, nous parcourions les chemins sur des chars plus solides et confortables que ceux des Romains. Enfin, nous étions les combattants les plus réputés d'Europe, engagés comme mercenaires un peu partout ; nous en avons profité pour introduire le pantalon dans l'armée romaine. Grâce à nous, elle s'est mise à courir plus vite ! Et si nous n'avons pas su résister à l'invasion, c'est seulement par manque d'unité :

trop de tribus rivales, trop jalouses de leur petite indépendance.

« Quant à notre langue, nous en avons gardé le plus important. Regardez-moi ! Pourquoi je m'appelle Cassinos ? Parce que c'est le mot qui désignait le plus noble des arbres et qui est devenu *chêne*, au lieu du *quercus* latin. Nous avons préservé notre proche entourage par des mots qui sont encore les nôtres : *alouette*, *arpent*, *bouc*, *bouleau*, *bruyère*, *chemin*, *érable*, *if*, *lande*, *mouton*, *ruche*...

« Et nous avons fait cadeau à nos vainqueurs romains d'un vocabulaire immense, qui couvre tous les domaines. Le combat : *glaive*, *javelot*, *lance*. L'habillement : nos pantalons ouverts au bon endroit, nous les appelions *braies*, vous en avez gardé la *braguette*. La fabrication de la bière : *brasser*, *cervoise* et *tonneau*. Quelle belle invention gauloise que le tonneau : essayez d'empiler des amphores ! La construction de maisons (*charpente*, *auvent*) et de véhicules. Le nôtre, qui était pourvu de quatre roues et était muni d'une *benna* (caisse d'osier), a vite évincé son concurrent romain à deux roues qui versait dans les virages. *Carros* a donné le français *char* et son dérivé *carrosserie* ; il est devenu le normand *car*, vite passé en Angleterre : fabuleux destin de notre char à bancs ! Quant à la *benna*, elle est devenue la *benne*... et la *bagnole* !

Cassinus s'arrêta net, épuisé par sa tirade. Mme Indigo le remercia pour cette mise au point, cette revalorisation ô combien nécessaire du gaulois.

– Nous ferez-vous l'honneur de rester parmi nous ? Rien de plus passionnant que l'histoire de cet enrichissement mutuel du latin et du gaulois !

Cassinus s'était levé :

– Hélas, j'ai à faire, un travail urgent.

– Pardon d'être indiscrete mais... pourrait-on savoir ?

– Je me dois de retourner dans la bande dessinée. Elle charrie encore trop de caricatures de notre peuple. On m'a

chargé de nettoyer tout ça. Astérix, Obélix, prenez garde !  
J'arrive !



– En tout cas, immense merci, M. Cassinos ! Et bon courage !

Mme Indigo arborait maintenant un large sourire. Le départ du sympathique mais torrentueux M. Cassinos l'avait soulagée :

– Comme vous l'avez compris, les langues ne sont pas figées, jamais sculptées dans le marbre pour l'éternité. Enfin, jusqu'à leur extinction. Ce sont de grosses bêtes très souples, très diverses mais surtout très *vivantes*, aussi généreuses que dévoreuses. Elles n'arrêtent pas de prêter et d'emprunter. Le latin nous en donne un bon exemple. Dès 120 avant Jésus-Christ, les Romains font du sud de la Gaule une de leurs provinces (une *provincia*, qui va devenir la Provence) ; entre 50 et 51, toujours avant Jésus-Christ, Jules César conquiert le reste du pays, avec Lugdunum (Lyon) pour capitale. A-t-il imposé le latin ? Pas du tout. Ces envahisseurs n'étaient pas fous. Sans attaquer ni interdire la langue gauloise, ils se contentèrent de rendre le latin désirable : c'était du dernier chic, et très commode, vraiment épatant, de parler latin. Les élites gauloises n'ont pas tardé à l'apprendre, avides d'acquiescer la citoyenneté romaine, par exemple pour faire

carrière dans l'administration ou dans l'armée. Il faut dire que la qualité de leurs écoles impressionnait, et celle de leurs routes, et le confort de leurs villes où figurez-vous que l'eau potable circulait dans des canalisations enterrées. Quant à l'organisation de la société, ces Romains savaient y faire, mieux que personne. Des champions du droit, ces gens-là. Ça changeait des perpétuels rapports de force. Bientôt, tout le monde a voulu travailler pour eux ! Si bien qu'à partir du v<sup>e</sup> siècle (après Jésus-Christ), on ne parlait plus celte en Gaule, mais un latin mêlé de gaulois : le gallo-romain, ancêtre du français.

Mais quel était ce latin adopté par les Gaulois ? Pas celui de Jules César écrivant *La Guerre des Gaules* : celui de ses troupes.

Chers téléspectateurs, certains d'entre vous ont peiné sur *rosa, rosa, rosam*, comme l'a chanté Jacques Brel. Mais ce beau latin est celui de la littérature. On parlait en Gaule tout autre chose. Les soldats, les colons, les commerçants, les petits fonctionnaires usaient d'un latin parlé, à la fois simple et robuste, un latin des rues et des champs.

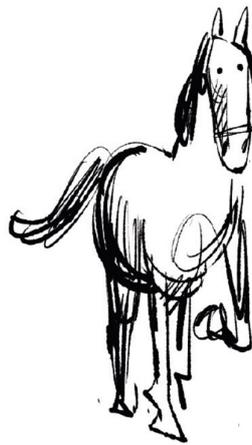
Pour illustrer son propos, Mme Indigo appela deux nouveaux invités.

Le premier, M. Caballus, était commerçant. Il parlait un latin vigoureux, imagé. Quand il avalait un aliment, Caballus ne disait pas *edere*, comme en bon latin, mais « jouer des mâchoires », *manducare* (d'où *manger*). Pour désigner la partie supérieure du corps, il ne disait plus *caput*, mais *testa*, qui a donné *tête*. Pour se désigner, pas question pour lui d'employer *vir*, il s'affirme *homo* (*homme*) et il trouve sa femme non pas *pulchra* mais *bella* (*mignonne*), d'où *belle* ; son *infans* (« qui ne parle pas ») a remplacé *liber* ; il se dit *grandis* (« volumineux ») au lieu de *magnus* ; à ses moments perdus, au lieu de *ludere*, il préfère *jocare* (d'où *jouer*). Maquignon, il achetait des chevaux aux Gaulois, excellents éleveurs et cavaliers ; de ce fait, il avait promptement abandonné le classique *equus*, au profit du celte *caballos*, dont il avait fait un mot de son latin : *caballus*. L'évolution

phonétique l'a transformé en *cheval* (d'où *chevalier*, *chevaleresque*, *chevaucher*, etc.). C'est de ce latin du peuple, un latin « celtisé », qu'est issu le français.

Tout au long de ce discours, la noble dame à ses côtés avait pris une mine pincée. Pour employer une très savoureuse expression, hélas oubliée, elle avait « fait le museau » devant tant de vulgarité. Soudain, elle arracha le micro à son voisin :

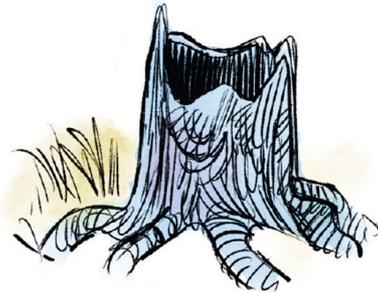
– Caballus, quelle horreur ! Sachez que je me nomme Equus ! Oui, Mme Equus je suis, et maîtresse d'école, et fière de l'être ! Aux petits Gaulois de bonne famille j'enseigne le vrai latin, moi, le latin pur, celui qui vient de Rome. Pourquoi n'était-il pas question pour moi d'abandonner le nom de mon père, Equus ? Parce qu'il est *fertile* ! À partir de lui, on peut former toute une suite de nouveaux mots pour désigner ce que permet cet animal merveilleux, à commencer par l'*équitation*. Quelle bêtise et quel gâchis d'abandonner le latin classique ! Idiots que vous êtes, n'avez-vous pas compris qu'il offre un second vocabulaire, des termes de science et de technique, de bel autant que de pratique usage. Le grec nous rend le même service (à partir de *hippos*, « cheval » : *hippisme*, *hippodrome*). Ce progrès n'a pas cessé, ajouta Mme Equus, triomphante ; ses yeux brillaient. Car les mots latins, passés par les gosiers gaulois, se sont souvent abrégés, tout en s'éloignant de leur origine. On a pu fabriquer de nouveaux mots, en les calquant sur le latin : de *fragilis* à *fragile* (à côté de *frêle*), ou de *liberare* à *libérer* (parallèlement à *livrer*). Et ainsi, de proche en proche : *comblé* et *cumuler* (de *cumulare*), *droit* et *direct* (de *directus*), *loyal* et *légal* (de *legalis*). Le latin n'a pas cessé d'enrichir une langue qui était issue de lui !



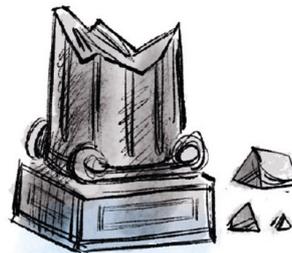
– Tout cela donne le tournis, conclut Mme Indigo. Chers amis, chères amies, téléspectateurs, téléspectatrices, vous voyez que notre langue a pour « souche » un mélange instable de gaulois, de latin rustique, et de latin savant. Mais nous sommes loin, très loin d'en avoir fini avec cette formidable et merveilleuse histoire. D'autres mots ne vont pas tarder à nous arriver. Ceux-là viennent d'outre-Rhin. Nous les accueillerons demain soir.

Et dans les rues ? Que devenaient nos manifestants, ceux de Jeanne d'Arc et ceux de la Bastille ? Figurez-vous qu'ils étaient perdus. Ils se regardaient sans savoir sur quel pied danser. Jusqu'à ce soir-là, ils avaient cru, ou voulu croire, qu'il existait une langue française « pure », et voilà que cette pureté leur échappait. Ils se remirent à protester, reprirent leurs vieilles rengaines : « La France aux Français ! » « Dehors, les sauvages ! » « Sauvons notre civilisation ! », mais on sentait bien que le cœur n'y était plus. Les uns après les autres, ils s'arrêtèrent aux terrasses des cafés où, pour se remettre, ils commandèrent un bon petit bordeaux. Vu l'ambiance plutôt électrique, le patron se garda bien de leur rappeler que le château Cheval-Blanc, par exemple, et qui n'est pas l'un des pires, est le fils du cépage cabernet franc, mais aussi du merlot, du sauvignon, et de l'autre cabernet, dit cabernet-sauvignon.

*souche gauloise*



*souche latine*



## Mercredi, troisième soirée : parlons franc !



Ce soir, déclara Mme Indigo, nous allons tuer encore quelques idées reçues. Le français vient du latin, avons-nous dit hier ? Et même de deux latins, celui des rues et celui des écoles ? Fort bien. Mais il provient aussi beaucoup de... l'allemand. Eh oui, que ça vous plaise ou non, nous parlons en partie la même langue que nos ennemis de 1870, 14/18 et 39/45 !

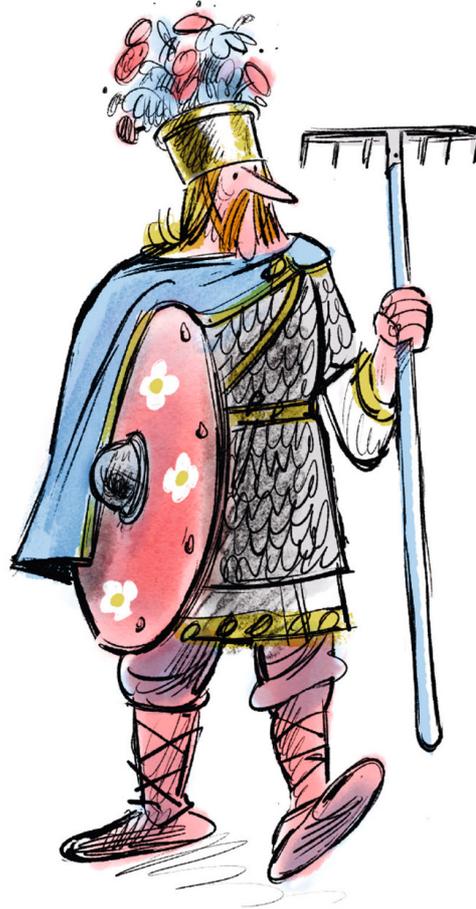
On ne sait le nombre de téléspectateurs qui, de fureur, frappèrent leurs postes à cet instant. « Qu'est-ce qu'elle raconte, cette folle ? » « Moi, Allemand ? Tu veux voir la photo de tous mes ancêtres morts à Verdun ? » « Et mon grand-père Émile, il est mort à Dunkerque, bombardé par les boches en 1940, il avait 22 ans ! »

Comme si elle les avait entendus, Mme Indigo leur répliqua que les langues étaient bien moins folles que ceux qui les parlent :

– Au lieu de s'étriper les unes les autres, les langues s'approchent, elles se flairent, elles se touchent, et quand elles se plaisent ou se jugent utiles, elles se croisent, elles s'accueillent. Drôles de mariages, me direz-vous ! Mais qui

valent bien les nôtres ! J'ai l'honneur de vous présenter un invité de marque. Son histoire devrait vous passionner.

Monsieur Jardin " J'appartiens à la tribu des  
Francs."



Après les politesses d'usage, M. Jardin, puisque tel était son nom, se lança. C'était un géant, qui rendait Indigo encore plus petite. De broussailleuses rouflaquettes lui mangeaient les joues. Mais sa voix était douce comme une chanson. Elle semblait vouloir excuser son corps d'être si massif, quelque peu effrayant, il faut l'avouer.

– J'appartiens à la tribu des Francs. Venant de l'autre côté du Rhin, nous sommes arrivés en Gaule, au iv<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. Avec deux tribus alliées, les Wisigoths et les Burgondes. Ce nouveau pays nous a tout de suite beaucoup plu et nos qualités de guerriers nous ont permis de prendre très vite le pouvoir, au moins dans tout le Nord. Nous en avons appris sa culture, plus raffinée, avouons-le, que la nôtre. Pour mieux nous intégrer, nous avons adopté sa religion : comme

notre chef Clovis, nous nous sommes fait baptiser (en 496). Et tout en continuant de parler notre langue, le francique – oui, j’ai le regret de vous le dire, une langue tout à fait germanique –, nous nous sommes mis à utiliser le latin (langue de l’administration) et le gallo-romain, pour échanger avec les peuples que nous gouvernions.

– C’est alors, le coupa Mme Indigo, que les choses deviennent vraiment intéressantes ! Comme les Francs étaient devenus les patrons, et constituaient la classe dirigeante (nobles, propriétaires terriens, chefs militaires, évêques), on les servait, on les flattait, on les imitait. Voilà pourquoi les emprunts de notre langue au francique furent si nombreux. Et nos braves Gaulois romanisés se mirent à parler leur propre langue comme leurs seigneurs la pratiquaient. « Nous zafons les poyens de fou faire barler » avant la lettre !



Elle repassa la parole à M. Jardin, qui avait modérément apprécié la plaisanterie.

– Vous aurez beau ricaner, madame, vous ne pourrez pas nier cette vérité : le français, c’est moi ! Le mot *français*, qui désigne à la fois une langue et des habitants, est un dérivé direct du nom de notre tribu, les Francs. En passant, nous vous avons fait cadeau d’un adjectif, *franc*, qui a signifié « libre », puis « naturel », ensuite « loyal », enfin « sincère ».

M. Jardin se rengorgeait. À force d’orgueil, il était devenu tout rouge.

– Et ce curieux pronom *moi* ! Écoutez son parcours : il résulte du broyage par les gosiers teutons du pronom latin *me*, que conservent tel quel, ou sous forme *mi(n)*, l’italien,

l'espagnol, le portugais, le roumain, etc. Le fort accent tonique des Germains a cassé *me*, qui est devenu *mei*, puis *moi*. C'est ainsi que l'on prononçait au XII<sup>e</sup> siècle (« *moï* ») ; notre orthographe date de cette époque ! L'évolution a continué. *Moi* est passé à *moé*, puis à *moè*. Certains le prononcent encore ainsi (en province, au Québec). Enfin *moè* s'est ouvert en *moa* durant la Révolution française : le pauvre Louis XVIII, revenu chez lui après des années d'exil, fit rire en s'écriant : « Le *roè*, c'est *moè*. » Petit exemple de l'influence germanique sur la prononciation du gallo-romain ! Et sur la politique française qui suivit... Après les sons, passons aux mots. Les Francs ont donné au gallo-romain devenu le français un solide vocabulaire martial, à commencer par le nom *guerre* et le verbe *gagner* : tout un programme ! Le Moyen Âge féodal était franc : *éperon*, *étrier*, *flèche*, *gant*, *hache*, *haubert*, *heaume*, etc., *équippaient* les *barons*, *maréchaux*, *marquis*, etc. Mais les Francs n'étaient pas toujours sous l'armure ; ils chassaient, cultivaient, élevaient. Leur sens de la nature, tout autre que celui des Gallo-Romains, était passé dans leur langue. Ces Germains étaient des habitants des *bois* ; le français leur doit *aulne*, *bosquet*, *bûche*, *hêtre*, etc., ainsi que le *blaireau*, la *chouette*, le *renard*... et le *loup-garou*. C'étaient également des hommes d'ordre, au rebours des Gaulois. Le français leur doit tout un vocabulaire de la clôture : *haie*, *hallier*, *lice* (« palissade » : *entrer en lice*), dont sont faits les *bocages* et *jardins*. Nous sommes des gens pratiques, c'est grâce à nous que vous *bâissez* un *hangar*, que vous *attachez* votre *écharpe* avec une *agrafe*.

– Il faut mesurer, reprit Mme Indigo, combien le gallo-romain fut germanisé. C'est toute une vision du monde que les Francs offrirent à la langue française (*haïr*, *honnir*, *meurtrir*, *flétrir*, mais aussi *trêve*, *aubaine*, *danser*, *épargner*, *guérir*). Le plus surprenant est l'abandon de bien des mots latins désignant des couleurs, au profit de mots germaniques. Disparus, *albus* et *candidus* : place à *blanc* ! Oubliés, *cyaneus* et *caesius*, devant le *bleu*. Bienvenue, de même, à *brun*, *gris*, *blond*, *fauve*. Notre arc-en-ciel est composite. Si nous voyons la vie en *rose*, c'est grâce aux Romains ; mais si la terre est *bleue* comme une orange, nous le devons aux Francs. À propos d'orange, nous verrons demain un autre enrichissement de la

langue française, dont l'ampleur vous surprendra. En attendant, je vous ai préparé une surprise.

Mme Indigo jeta un bref coup d'œil à un technicien qui hocha la tête pour lui indiquer que la connexion était établie.

– Mlle Amour ?

– C'est bien moi !

– Vous m'entendez ?

– Comme si vous étiez assise près de moi, face à la Méditerranée. Vous voyez le petit bateau rouge qui rentre au port ? Que c'est gentil de m'avoir invitée !



Dès ses premiers mots, la lumière du Midi avait envahi le studio où soudain tout le monde s'était mis à sourire. À croire que chantaient les cigales ! On comprend que Mlle Amour n'ait pas voulu quitter son paradis...

– Pas question de vous oublier ! L'influence germanique, avec ses bienfaits, s'est arrêtée à la Loire. Au sud du grand fleuve, vous avez continué à parler gallo-romain.

– Il est vrai que notre occitan est proche de nos langues sœurs romanes, le catalan et l'espagnol.

– Vous pouvez nous donner un exemple ?

– Rien de plus agréable ! Nous avons la passion de nos mots, vous savez. Ils fondent dans la bouche comme des calissons d'Aix ! Chez nous, le latin *florem* est devenu *flour*. Les Francs nous l'ont changée en *fleur*, ce qui était acceptable.

Mais dans leur bouche, le latin *amorem* était devenu *ameur*, qui est bien laid. Pas question qu'ils nous l'imposent ! Nous avons lutté pour conserver le mot (et la raison d'être) de nos troubadours : *amour* ; et nous vous l'avons offert ! Disparu l'*ameur* ; vive l'*amour* !

Elle éclata de rire :

– Quand vous faites la guerre, vous parlez franc ! Quand vous faites l'amour, c'est avec moi. Ce n'est pas pour nous vanter, encore que..., le plus beau mot du français est occitan.

– Comme c'est joli !

– D'ailleurs, avouez que *troubadour* sonne mieux que sa traduction franque, *trouveur*. Même si leur vie de poète-musicien-nomade a bien pour objet de trouver. Trouver quoi ? L'insaisissable. Peut-être accompagner la tourterelle qui s'envole.

Les yeux perdus, Mme Indigo rêvait, tout contact aboli avec la réalité et notamment avec l'horaire. Un *jingle* bien connu la précipita sur Terre : l'heure des pubs avait sonné. « Carglass répare, Carglass remplace. »



## Jeudi, quatrième soirée : l'apport de l'arabe n'est pas un hasard !



e soir-là, tout le monde dans le studio fit compliment à Mme Indigo de son élégance particulière.

– Oh, répondit-elle, *fanfaronne*, j'ai seulement fait les *magasins*. C'était une *galère*, mais si l'on veut de bons *tarifs*, il ne faut pas craindre les *avaries*. J'ai trouvé une *jupe* de *coton orange*, un *gilet azur*, un *caban* et une *gabardine* couleur *café*. *Zéro* retouche : quelle *baraka* ! Ayant porté ce *barda* dans un *couffin* je me suis reposée sur mon *divan*.

Et sans plus tarder, elle se tourna vers son invité, qui affichait une mine réjouie ; c'était M. Zénith : tous ces mots prononcés avec gourmandise par Mme Indigo venaient de lui.

Astronome, en même temps que mathématicien et médecin, ce très impressionnant personnage était venu présenter une langue passionnée par la science :

– Alors que votre Moyen Âge s'était complètement désintéressé du savoir grec, c'est la civilisation arabe qui l'avait recueilli, transmis, enrichi, à son plus grand profit. Apprenez que, dès le *viii<sup>e</sup>* siècle, on copiait des manuscrits anciens, à Damas, au Caire. L'occupation de l'Espagne par les

Arabes fut décisive : au x<sup>e</sup> siècle, la bibliothèque de Cordoue possédait autant de volumes que la ville comptait d'habitants (400 000) ; tous les savants d'Europe, chrétiens, juifs, arabes, venaient s'y instruire, intégrant à leur idiome les mots du savoir. Les Arabes avaient la passion de nommer, classer, calculer, mesurer. C'est pour cela que vous leur devez *alchimie, algèbre, algorithme, arrobase, azimuth, chiffre, chimie, nadir, quintal, zéro*. La renommée de mes ancêtres astronomes était au *zénith*. Eh oui, mon patronyme vient de l'arabe *samt ar-as*, « chemin au-dessus de la tête », réduit à *samt*. Les scribes du Moyen Âge (peu habitués à cette langue !) ont fautivement lu *senit*, d'où *zénith*. Mais attention ! Notre civilisation n'était pas riche que de savants ; elle florissait par ses artisans. Ainsi, à Cordoue, on travaillait admirablement le cuir, le *cordouan*, dont le spécialiste était le *cordœnnier*, bien vite devenu le *cordonnier*. Du Maroc venaient la peau de chèvre tannée, le *maroquin* et, plus généralement, l'art de la *maroquinerie*. Un art de vivre qui impressionnait les Européens : ils en empruntèrent promptement les termes. Les Arabes savaient aussi se loger confortablement (*alcôve, baldaquin, divan, sofa, tabouret*), prendre soin de leur corps (*benjoin, hammam, henné, khôl, laque, massage, musc, santal, talc*), se distraire (*échecs, guitare, luth, tambour*), perdre la tête (*alcool, almée, haschich*). Et la table ! Cultivateurs versés dans l'art de l'irrigation, commerçants parcourant la Méditerranée, les Arabes offraient les plus beaux légumes, les fruits les plus rares, les épices les plus raffinées ; ils en préparaient des mets exquis, dont vous avez enrichi votre gastronomie en même temps que votre langue.

M. Zénith se leva, prit par le bras Mme Indigo, et, suivi par les caméras, l'entraîna dans un coin du studio où les attendait un festin délicat :

– Nous commencerons par un plat de légumes (*artichaut, aubergine, épinard, potiron*) parfumés au *safran*, au *cumin*, à l'*estragon*. Ensuite ce sera le *couscous* et le *tajine*. En dessert, un *sorbet* accompagné de *massepain*, une *cassate*, ou tout simplement une tranche de *pastèque*, une *orange*. Nous

boirons du *sirop*, de la *limonade* en *carafe*. Et pour conclure, un bon *café* (du *moka*), avec ou sans *sucre*.

Monsieur Zénith



M. Zénith y joignit quelques autres nourritures :

– On retrouve aisément les emprunts à l’arabe, quand ils sont précédés de l’article *al* : *alambic*, *alcool*, *alcôve*, *algèbre*, *almanach*. *Al-karchuf* a donné l’italien (lombard) *articcico*, où les Français ont entendu *artichaut*. Et que dire de l’*amiral*, venu de l’arabe *emir al bahr*, « prince de la mer », dont les Français n’ont gardé que le début, *emir al*, « prince de la » ! Il est vrai qu’*amiral* rejoignait ainsi le *maréchal* et le *sénéchal*, d’origine germanique : les forces armées sont cosmopolites !

– On les reconnaît bien là ! Les langues empruntent sans scrupule, elles altèrent sans réticence, elles font vocable de tout bois.

– Bien d'accord avec vous, madame ! Regardez la balance dite *romaine*. En fait, elle est arabe : le mot vient de *rommâna*, « balance » : la balance *rommane* a été reconstruite en *romaine*. Ainsi, *chiffre* et *zéro* viennent du même mot arabe, *ṣifr*, qui signifiait « vide » ; mais ils ont pris des chemins différents. *Ṣifr* a donné, d'une part, le latin médiéval *cifra*, puis le français *chiffre* ; d'autre part, il a été emprunté par l'italien (langue des banquiers, au Moyen Âge), sous la forme *zefiro*, réduite à *zero*, passé en français. L'arabe de ce temps-là était par nature passeur. Avec un terrain de jeu idéal : la Méditerranée. Plaque tournante entre l'Orient et l'Occident, lieu de tous les échanges. L'apport de l'arabe n'est pas un *hasard* (*az-zahr*, « jeu de dés »). *Alambic* nous vient-il de l'arabe *al-'anbîq*, « le vase » ? En fait, il l'a emprunté au grec *ambix*, « vase à distiller ». L'*azur* vient du persan, *via* l'arabe et le latin médiéval ; l'*orange* est un mot sanskrit, devenu persan, puis arabe, puis italien...

Pour ponctuer ses propos, M. Zénith sortit de sa poche un *abricot*.

– Les Romains adoraient ce fruit délicat, qui avait, outre son goût, l'avantage de mûrir tôt ; ils l'avaient donc nommé *præcoquum*, « précoce ». Les Grecs adoptèrent le terme, sous la forme *praikokion*, et emportèrent ce fruit en Syrie, où les Arabes le cultivèrent à merveille. De *praikokion* ils firent, en ajoutant leur article, *al-barquq* et introduisirent le fruit en Espagne, où il devint le catalan *albercoc*, puis le français *abricot*.

– Décidément, pas plus voyageurs que les mots ! conclut Mme Indigo. Pour le plus grand bénéfice des langues. Ils ne parcourent pas seulement les mers. Ils franchissent les montagnes, à commencer par les Alpes ! Je vous souhaite de beaux rêves d'Italie : c'est avec elle que nous avons rendez-vous demain.



## Vendredi, cinquième soirée : à l'italienne



Pour débiter le cinquième soir, Mme Indigo entreprit de nous lire un récit de guerre :

– « L'escadron, après une escalade alpestre, tomba à l'improviste dans une embuscade, sur une esplanade en terre-plein. Ces fantassins n'étaient pas des poltrons mais, du caporal au colonel, de braves soldats, le fleuron de leur bataillon ; ils avaient le goût du risque, de la bravoure, de la fougue et étaient en alerte. La brusque attaque ne les surprit pas ; entendant l'alarme, ils firent volte-face à leur poste, camouflés contre le parapet transformé en fortin, ripostèrent en représailles jusqu'à la dernière cartouche contre ces spadassins qui n'étaient que des brigands au noir dessein. À la fin, il ne leur manquait personne : pas une estafilade ; en face, ce fut une débandade, puis

M. Panache ♥



un gigantesque désastre, un carnage ; bilan de leur fiasco : les bandits furent tous tués, ou estropiés. »

L'auteur de ce récit fut appelé : « M. Panache, s'il vous plaît ! » Sur une musique de Vivaldi s'avança un très joli capitaine, l'épée au côté, bouquet de plumes au chapeau : ce plumet décoratif que nous nommons *panache* et que nous avons emprunté à l'italien *pennacio*, « bouquet de plumes ». À son regard charmeur, on le devinait beaucoup moins soldat qu'épris de tous les plaisirs de la vie. Et on comprenait pourquoi lui et ses semblables avaient enchanté la France ! Leur pays, cette Italie du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, ouvrait au progrès, à la beauté, au bonheur, avec des mots pour les dire.

– M. Panache, merci, merci d'avoir fait le voyage ! Vous êtes le plus vieil ami de notre langue, son bienfaiteur durant des siècles ! Votre langue est notre « sœur latine ». Nous ne vous remercierons jamais assez pour vos cadeaux. Jusque vers

1960, c'est l'italien qui a le plus enrichi le français. Dans tous les domaines, et pas des moindres ! La cuisine (*pizza, spaghetti, osso buco*, mais aussi *saucisson, fruits de mer, festin*), la musique (*allegro, concerto, duo, piano*, mais aussi *contrebasse, mandoline et violon*), l'art (*aquarelle, buste, clair-obscur, esquisse, modèle, pastiche, reflet*), le confort (*appartement, paravent, salon, store, villa*), l'élégance (*escarpin, lavande, ombrelle, politesse, moustache*), sans oublier les jeux amoureux (*bagatelle, caresse, caprice, incartade*). Savez-vous que Montaigne, le grand Montaigne, découvrit, au cours d'un long voyage en Italie, une pratique d'hygiène qui l'enchantait : d'un tuyau fixé au plafond de l'étuve tombait une délicieuse eau chaude. Montaigne adopta la pratique et le mot, *doccia*, dont il fait *douche*. C'est grâce à Montaigne (et à l'Italie) que chaque matin nous chantons sous la douche. Cette « italianité » venait donner ses couleurs et son lexique à une France tout juste sortie du sombre Moyen Âge et avide de Renaissance : c'est pour cela, pour apprendre la lumière et le bonheur, qu'en 1515, et moyennant monnaie, notre roi François I<sup>er</sup> invita Léonard de Vinci à séjourner dans son château d'Amboise. Après quatre années d'une amitié sans faille, la plus fertile qui fût jamais, il mourut dans les bras du grand roi, le 2 mai 1519.

Pour se donner une contenance sous cette averse d'éloges, M. Panache avait jeté son dévolu sur Dorothee, la maquilleuse de l'émission, et lui lançait force œillades. Nous devons à la vérité de dire que la belle n'y était pas insensible. Sa peau de blonde enchaînait des fards d'anthologie. De crainte d'être accusés de célébrer le harcèlement, revenons à nos moutons. Tout à sa leçon, Mme Indigo n'avait rien remarqué du manège et poursuivait :

– Prenons l'exemple du commerce ; il est éclairant. Commerce des langues, langues du commerce. Dès le xiv<sup>e</sup> siècle, les armateurs génois, les commerçants vénitiens, les banquiers lombards avaient supplanté les Arabes dans le contrôle commercial de la Méditerranée : nous leur devons l'*escale* et la *boussole* (italien *bussola*, « petite boîte » où l'on plaçait une aiguille aimantée). Redoutablement efficaces et

modernes, ces banquiers lombards (qui ont toujours leur rue à Paris) nous ont fourni le vocabulaire de la finance : la *banque*, au départ un comptoir (*banca*) où s'effectuait le change ; on le rompait (*banca rotta*, « banc rompu » : *banqueroute*) quand un *banquier* (*banchiere*) faisait *faillite* (*fallita*, de *fallire*, « manquer »). Nous leur devons aussi : *agio*, *bilan* (*bilancio*, « balance »), *escompte* et même *million* (*milione*). L'emprunt fut parfois un faux-ami : les banquiers lombards appelaient *monte* (« montant, crédit ») ce qu'ils prêtaient par pitié (*pietà*), contre un gage ; les Français en ont fait le *mont-de-piété* (« institut de prêt sur gage »), qui n'a rien d'une montagne ! Un autre secteur de modernisation, moins aimable mais tout aussi nécessaire lorsque des ennemis nous menacent : l'art militaire.

Mme Indigo s'arrêta un moment :

– Les Francs nous ont pourvus d'un premier lexique guerrier ; ensuite, les Italiens, à la Renaissance. Encore la guerre... Les mots ne voyagent pas seulement grâce au commerce...

Elle soupira et reprit :

– Reconnaissons que l'armée moderne est italienne. Dans ses grades (du *caporal* au *colonel* et au *général*), dans son organisation (*bataillon*, *brigade*, *escadron*, *fantassin*, *infanterie*), dans ses armes. D'Italie sont venus un gros tube à poudre (*cannone*, « canon »), un rouleau de papier la contenant (*cartuccia*, « cartouche »), un projectile (*bomba*, « bombe »). L'armée se professionnalisait, en renouvelant son lexique : la *cavalerie* (mot copié sur l'italien *cavalleria*) succédait à la *chevalerie* (terme français dérivé de *cheval*) que connaissait le Moyen Âge ; le *soldat* (*soldato*, « payé avec une solde ») remplaçait le *soudard* ; l'*embuscade* (de l'italien *imboscata*, dérivé de *bosco*, « bois »), préparée dans les règles, éliminait la vieille *embûche* (d'un francique *busk*, « bois »). Devant la *citadelle*, on plaçait une *sentinelle*, qui faisait la *sentinella*, « le guet ». Le mot provenait de *sentire*, « entendre ». La sentinelle donnait l'*alarme* (*all'arme*, « aux armes ») ou l'*alerte* (*all'erta*, « sur vos gardes ! »). Les

Italiens savent se battre, comme j'ai déjà eu l'occasion de vous le dire.



À l'écoute de ces derniers mots, Panache avait abandonné ses muettes roucoulades. Il s'était redressé et tentait de se donner un air farouche, avant de lancer sa première et unique phrase de la soirée :

– N'oubliez pas que votre reine la plus puissante et la plus intelligente était italienne.

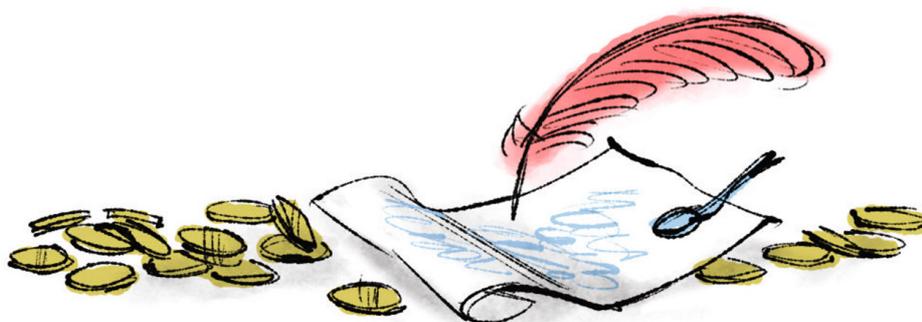
– Bien sûr ! Catherine de Médicis, fille du grand Laurent de Florence, épouse puis veuve d'Henri II, aux commandes du royaume pendant près de vingt ans. Elle s'était entourée de banquiers, d'artistes qui tous parlaient italien, même en français ! Et au-delà du raisonnable, pensèrent les défenseurs de notre langue. En 1578, Henri Estienne, grand savant (il a publié des traductions du latin, un dictionnaire de grec, un éloge de la langue française), s'insurge contre le snobisme italianisant, fustige ce *françois italianisé*. Dans un pamphlet, il fait dire à un courtisan de rencontre qu'il est un peu *straque* (« fatigué » ; de l'italien *stracco*), pour avoir *battu la strade* (« couru les rues » ; *battuto la strada*) depuis le matin. Pour la première fois sont dénoncés les risques pour une langue d'une trop forte vague de mots empruntés sans nécessité. Nous pouvons aussi remercier M. Panache pour cela : bien avant l'heure il nous fait comprendre le ridicule de notre frénésie d'anglicismes. Nous y reviendrons. Bonsoir.

À peine les caméras avaient-elles abandonné Indigo que Mme Delphine, la grande patronne de la télévision publique, se précipita sur elle en lui tendant son portable. D'ordinaire plutôt réservée, une gaieté enfantine l'animait. Pour un peu, elle aurait sauté de joie :

– Regardez, regardez !

– Merci, mais je ne vois que des chiffres !

– Justement, ils montent, de soirée en soirée. Nous avons commencé avec une audience d'à peine trois millions. Vos histoires de latin devaient rappeler un peu trop l'école. Mais depuis, ça grimpe, ça n'arrête pas ! Cinq, hier, puis presque sept millions. Bientôt nous dépasserons les dix, j'en mets ma main au feu. Les Français avaient oublié l'histoire de leur langue. Continuez, Indigo ! Sitôt après la présidentielle, je vous engage : il ne faut pas que le soufflé retombe. Vos promenades italiennes m'ont donné faim. Notre cuisinier nous a préparé un *vitello tonnato* dont vous me direz des nouvelles. Avant le *sgroppino* vénitien, bien sûr, sorbet citron et vodka. Vous vous joignez à nous ?



## Samedi, sixième soirée : Français vs Anglais, une Manche chacun



– Mes chères téléspectatrices, mes chers téléspectateurs, au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle la langue française s'était joyeusement italianisée, nous l'avons vu hier ; au <sup>xvii</sup><sup>e</sup>, elle s'est... francisée. Comme si, après avoir beaucoup avalé de mots étrangers, il lui fallait digérer. Au lieu d'*emprunter*, on se préoccupa de *purifier* la langue. L'Académie française est fondée en 1635, et chargée de « donner des règles certaines à notre langue pour la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences ». Pour ce faire, elle va travailler à un dictionnaire du français « correct ». Bientôt fourmillent les grammairiens ! Vaugelas, suivi d'une cohorte d'imitateurs et de commentateurs, établit les règles du *bon usage*. Mais après quelques décennies de passion pour les règles, l'envie de nouveauté revient. On la sent chez Molière, attentif aux parlers des paysans, des servantes, des Précieuses, d'un pseudo-Grand Turc... C'est vers 1715, 1720, après la mort de Louis XIV, que le français recommence à s'ouvrir. Si le cœur des femmes et des hommes de ce siècle des Lumières continue à aimer l'Italie, leur raison se tourne vers un pays qui illustre leurs aspirations : l'Angleterre. Débute une anglomanie qui, depuis, n'a jamais cessé. Qu'est-ce que l'Angleterre, pour les Français de

Louis XV ? D'abord une terre de liberté, un modèle politique. C'est pourquoi je vous présente notre invitée de ce soir, Mme Majorité. Hélas, elle n'a pu traverser la Manche. Mais elle va nous parler depuis son domicile qui m'a bien l'air de donner sur le pont de Londres.



On vit paraître sur l'écran une sorte de Marianne rousse, très en colère depuis ce Brexit imbécile qui l'avait séparée de nous. Mme Indigo parvint à la calmer en lui rappelant son glorieux passé. Mme Majorité répondit aussitôt :

– Eh oui, c'est dans notre île pluvieuse que votre Montesquieu puis votre Rousseau trouvèrent leurs idées les plus fortes. C'est chez nous que Voltaire écrivit ses *Lettres philosophiques*. À l'époque, mon Angleterre était le pays le plus intelligent de la Terre : pas comme aujourd'hui ! Sans moi, sans nous, dit-elle avec une imperceptible moue (très anglaise) de supériorité, vous n'auriez jamais adopté la démocratie parlementaire. De fait, importé par les philosophes, discuté à Paris dans les *clubs* inventés aussi chez nous, sur les

bords de notre Tamise, mis en œuvre plus tard par votre Révolution, tout le vocabulaire politique moderne est d'origine britannique. À commencer par cette *majorité* (*majority*), dont je porte le nom. Savez-vous qu'avant ma naissance c'est *pluralité* qui exprimait l'opinion du plus grand nombre ? Comment faire fonctionner une institution démocratique sans le *parlement*, ses *sessions* (avant, on disait *séances*), son *budget*, ses *motions*, ses *comités*, ses *amendements*, ses *votes* (jusque-là on disait *votation*, comme en Suisse aujourd'hui) ? La *Convention*, qui gouverna votre France révolutionnaire de septembre 1792 à octobre 1795, fut le triomphe... d'un anglicisme ! Et cela n'a pas cessé : les *politiciens* parlent avec nos mots anglais quand ils tiennent un *meeting*, quand ils lancent un *slogan*, quand ils dénoncent l'*impérialisme* de nos cousins américains.

C'est alors qu'intervint, sans doute jaloux du temps accordé à d'autres par sa maîtresse, un chat, oui, un tout menu British Shorthair dont les yeux jaunes lançaient des éclairs. Un chat qu'on aurait dit surgi de chez Lewis Carroll, un habitant du pays des merveilles. Un chat très *vénère* ce soir-là. De fureur, cet adorable félin renversa la tasse de thé, inondant les notes de Majorité. Pour permettre à son invitée de se sécher, Mme Indigo prit le relais :

– Éprise de liberté, comme vous avez pu le constater, notre amie Majorité aime les voyages (on lui doit le *tourisme*). À partir des années 1800, elle favorise l'essor du chemin de fer dans son pays, puis dans le nôtre, qui adore tout de suite ce mode de transport si bénéfique à son économie : *ballast*, *rail*, *tender*, *wagon*, sans oublier l'*express*, ni le confortable *sleeping* d'avant guerre. Mme Majorité, dont la belle santé impressionne, ne peut vivre sans bouger. Dès les années 1830, elle fait découvrir aux Français le *sport*. Un *match* de *boxe*, de *hockey*, de *football* (*corner*, *goal*, *penalty*). Un tour sur un *green*, pour un parcours de *golf* ? Elle donne l'impression de rédiger *L'Équipe* à elle seule.



Les dégâts de son félin tant bien que mal réparés, Majorité reprit la main :

– Soyons *fair play* ! Les choses sont moins simples. Regardez le mot *tennis*. Vos ancêtres jouaient à la paume. Quand ils servaient, ils annonçaient à leur adversaire : « Tenez », qu'ils prononçaient alors « *Ténetse* ». Mes ancêtres à moi comprirent *tennis* et en firent peu à peu un sport spécifique. D'ailleurs, qu'est-ce que le *tennis* ? Un ping-pong de mots au-dessus de la Manche !

– Bravo, bravo, reprit Mme Indigo, toute joyeuse. *Tennis* illustre bien ces perpétuels allers et retours. Les langues n'arrêtent pas d'échanger entre elles. À commencer par le français et l'anglais. La raison ? Une flèche ! Oui, une flèche ! Le 14 octobre 1066, dans la bonne ville d'Hastings, le roi d'Angleterre Harold tentait une nouvelle fois de repousser une armée d'envahisseurs commandés par son voisin de l'autre côté de la mer, Guillaume de Normandie. Lequel était venu accompagné de trop bons archers. La flèche de l'un d'entre eux perça l'œil du pauvre Harold, qui en mourut. Et c'est ainsi que Guillaume devint « le Conquérant ». Durant des siècles, les Normands gouvernèrent l'Angleterre, où le français, du moins celui qu'on parlait en Normandie, devint langue officielle. Dans cette région, d'où venaient les nouveaux maîtres, on ne disait pas *char*, mais *car* (d'où l'anglais *car*), on n'allait pas à la *chasse*, mais à la *cache* (anglais *catch*), etc. Plus d'un tiers du vocabulaire anglais courant vient de notre côté de la Manche. *Court*, *honour*, *justice*, *prince*, *foreign* (vous l'avez reconnu, c'est notre mot *forain*, l'étranger), etc. Les seigneurs normands savaient manger ; ils ont imposé leurs

mets, leurs ustensiles, leurs mots : *pork* (porc), *mutton* (mouton), *veal* (veau), *roastbeef* (rôti de bœuf), *wine* (vin), *mustard* (moutarde), *plate* (plat), *fork* (de *fourque*, normand de *fourche*), et ainsi de suite. « L'anglais, disait Clemenceau, n'est jamais que du français mal prononcé. »

– Odieux et méprisant ! grimaca Majorité, approuvée d'un hochement de tête par son chat aux yeux jaunes. Mais je dois reconnaître que c'est vrai ! Le plus drôle est ceci : bien des mots que, par snobisme, certains d'entre vous croient emprunter à la langue anglaise proviennent en fait du français médiéval. Ainsi, le *budget* était au départ une *bougette* (une bourse) ; le *caddie* (qui porte les clubs de golf) n'est qu'un *cadet* ; *flirt* vient de *fleurette* (« conter fleurette ») ; la *nurse* n'est qu'une *nourrice* ; le *porridge* vient de *pottage* (soupe) ; le *sport* est issu de *desport* (divertissement) ; le *ticket*, c'est un *estiquet* (petit panneau, *étiquette*) ; le *tunnel*, enfin, est une ancienne *tonnelle*...

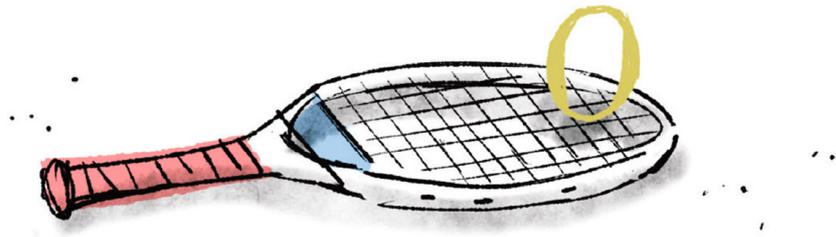
– À ce très enrichissant échange par-dessus la Manche a succédé l'invasion de mots américains, cette fois au-dessus d'un océan, l'Atlantique. Faut-il s'en inquiéter ? N'ayez crainte ! Nous répondrons, foi d'Indigo ! Auparavant, bien des langues oubliées, qui ont elles aussi nourri le français, réclament la parole. Je m'en ferai demain soir la héraute ! Dormez bien. Et encore merci, Majorité. Nos candidats à la présidentielle ne rêvent que de vous ! Auparavant, je dois passer la parole pour une annonce officielle.

Et sans transition aucune, on vit paraître sur l'écran, solennel comme jamais, le président de notre Conseil constitutionnel :

– Mesdames et messieurs, chères et chers compatriotes, bonsoir ! En premier lieu, je remercie solennellement toutes ces émissions et toute l'équipe qui les a rendues possibles. Grâce à elles, soir après soir, depuis maintenant une semaine, nous faisons et refaisons connaissance avec l'histoire des mots que chaque jour nous employons à la légère, je dirais sans y prendre garde ni soin. Or qu'est-ce qu'une langue, sinon le ciment premier de notre nation ? Et comment décider de

l'avenir de cette nation, je veux dire voter, sans avoir pleine conscience de ce ciment ? En conséquence, pour donner à cette belle histoire tout le temps de se dévoiler, décision a été prise de reporter à dimanche prochain le second tour de l'élection présidentielle. Quelle est notre premier bien commun, notre première *res publica*, si ce n'est notre langue ? Vive la République, vive la France !

Suivit, comme de coutume, le chant bien connu, composé à Strasbourg et pourtant baptisé *Marseillaise*.



## Lundi, septième soirée : l'écho du monde



– Ce soir, je vais me faire la porte-parole de toutes les autres langues qui sont venues embellir le français. Qu'elles viennent se présenter ! dit Mme Indigo.

Commença alors un incroyable défilé. Vêtements, démarches, gestuelles, vocables, accents : l'humanité présentait le cortège de ses parlers venus seconder le nôtre.

– Nous avons longuement évoqué l'arabe ; mais impossible de passer sous silence l'apport de l'hébreu (*cidre, manne, scandale*), de l'espagnol (*hâbleur, escamoter, paëlla, matador*), avec ce chef-d'œuvre qu'est la cédille, « petit z » (comment, en restant poli, prononcer sans elle « malfaçon » ?), ou le portugais (*caramel, fétiche, marmelade*), et le russe (*cosaque, oukase, steppe*). Et puis les autres langues slaves, car la *meringue* est polonaise, le *robot* tchèque, le *vampire* serbe... Au total, on a recensé plus de cent vingt langues ayant peu ou prou contribué à notre vocabulaire, parfois seulement pour un ou deux mots, souvent venus de très loin. Il est temps de vous dire notre gratitude.

Mme Indigo présenta brièvement chacune et chacun :

– Merci à l’esquimau pour le *kayak*, à l’algonquin pour le *toboggan*, au bantou pour le *chimpanzé*, au malinké pour le *boubou*, au maori pour le *kiwi*, au cinghalais pour l’*attol*, au tamoul pour le *patchouli*, au malais pour le *thé*...

« Mes chers amis, cela nous amène à réfléchir. Ces mots que nous appelons “immigrés” forment une sorte d’alluvion, un dépôt fertile accumulé par notre langue au fil de tous les échanges commerciaux, techniques, culturels, dont notre pays a profité au cours des siècles.

Qu’est-ce que la mer du Nord pour nous ? Un lieu de pêche, puisque *bar*, *cabillaud*, *flétan*, *maquereau* viennent du néerlandais, et le *hareng* du francique mais *via* le néerlandais. En matière de navigation, nous devons aux Vikings *étrave*, *flotte*, *harpon*, *hauban*, *hune*, *quille*, *varech*. Et une belle compétence en matière de charpente marine, parce que du hollandais nous tenons le *rabot*, la *varlope* et le *vilebrequin*.

Que fut longtemps la Méditerranée ? L’espace du négoce, principalement d’Orient vers l’Occident, animé par les marchands arabes, puis italiens, exprimé par leurs langues, qui se firent l’écho de tous les parlers méditerranéens. Des mots et des choses on faisait commerce, dans la fluidité des échanges.

Prenez-vous du *sucre* dans votre *café* ? Les Arabes découvrent cette substance de saveur douce en Inde, où le sanskrit la nomme *çârkara* ; ils en font leur *soukkar*, et implantent la culture de la canne à sucre en Sicile et en Andalousie. Par l’Italie, *soukkar* devient l’italien *zuchhero*, qui donne l’allemand *Zucker*, l’anglais *sugar*, le français *sucre*. Par l’Andalousie, où *sukkar* reçoit l’article arabe *al*, nous obtenons l’espagnol *azucar*, le portugais *açucar*. Le voyage du *café* fut plus simple : les Turcs, qui excellaient dans sa préparation, ont emprunté l’arabe *qahwa* (qui a donné en Algérie notre *caoua* !) pour en faire du *kahvé*, que les Vénitiens ont transformé en *caffè* et offert à l’Europe. *Ecco* !

Les mots font la route, laquelle peut être courte et européenne : la calèche provient du tchèque *kolesa*, *via*

l'allemand *Kalesche* ; la langue allemande a jeté pour nous son filet dans l'Europe centrale. Cette route peut être aussi maritime et mondiale. À l'évidence, l'anglais, qui a sillonné les mers, est le plus grand transporteur de mots. Mais les termes que le français a empruntés aux idiomes d'Asie, d'Australie, de Polynésie ont transité par lui.

Ces mots du monde entier dont notre langue s'est fait l'écho ont traversé les océans avec les ballots de marchandises, sont passés d'une main marchande à une autre : le mot *pidgin*, dont nous qualifions une langue composite à fonction commerciale, vient de la prononciation chinoise (*bigeon*) de l'anglais *business*. Ces mots furent poussés par les vents jusqu'à nos rives. Le chinois *t'ai fung* (« grand vent ») a été emprunté par l'arabe, qui l'a rapproché du grec *tuphon* (« tourbillon ») pour en faire *tûfan* (« vent tournant ») ; il est devenu le portugais *tifão*, adopté par l'anglais sous la forme *typhoon*, d'où nous avons tiré au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle notre *typhon*.

Rassurez-vous, le français n'est pas en reste. Son rayonnement mondial a diffusé des termes qu'il avait lui-même récoltés çà et là. L'italien *appartamento*, venu se loger dans la langue française au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, s'est ainsi retrouvé, grâce à elle, dans le turc, le persan, le russe, le polonais, le hongrois, le tchèque, l'allemand. Un lotissement international ! Quatre-vingts langues au moins ont reçu des mots en provenance du français, où souvent ils n'avaient fait que passer. Ce sont pour nous des mots *émigrés*, candidats à l'AME (Amis des mots émigrés). Mais c'est une autre histoire, beaucoup plus inquiétante. Nous y reviendrons demain. Espérons, sans trop y croire, que les bonnes nouvelles du journal à suivre vous ouvriront grand les portes d'une douce nuit.



## Où l'on découvre une espèce de douaniers très particulière



ans le courrier des internautes, une interrogation revenait, de plus en plus insistante : les mots, à la différence des humains, circulent-ils librement ? Rencontrent-ils des obstacles, se heurtent-ils à des interdictions, doivent-ils montrer passeport, patte blanche, certificat de vaccination ? Ou passent-ils de pays en pays, sans aucunement se préoccuper des frontières et quand bon leur chaut ? Au passage, sachez que cette vieille expression « bon me chaut », ou, plus fréquemment, « peu me chaut », vient du verbe « chaloir », lequel a pour origine le latin : *calere*, « être chaud », *caliente*, « s'inquiéter ».

Mais revenons à la question posée : le commerce des mots est-il libre ?

Belle occasion pour nous de conter l'histoire vraie et peu édifiante de deux familles aussi connues chez les mots que les Borgia dans le double métier de papes et d'empoisonneurs ou les Tabarly parmi les navigateurs. Nous savons que dans certaines corporations, on se transmet les charges. Ainsi, chez

les Sanson, on était bourreau : on coupait les têtes de père en fils.

Six siècles durant, les Cerquiglioni et les Orsenna eurent des occupations plus douces, même si, il faut humblement le reconnaître, moins efficaces.

Suite à on ne sait quelle volonté ecclésiastique, des charges de douaniers très particuliers avaient été créées, vers la fin du Moyen Âge, le long du rivage nord de la Méditerranée occidentale. L'objectif était simple, et ô combien louable : préserver la Chrétienté de tout nouveau vocable étranger susceptible d'engendrer dans les âmes des pensées impures. La mission étant agrémentée d'un salaire, et la réalité du travail impossible à vérifier, tous les plus grands paresseux de ces régions limitrophes s'étaient précipités pour candidater.

C'est ainsi qu'à la suite de manœuvres tortueuses trop longues à conter, et pas toujours ragoûtantes, un certain Antoine Orsenna, en Corse, dans la bonne ville de Porto (que personne, comme on l'imagine, ne qualifiait de *vecchio*, à l'époque, puisque les maisons les plus récentes ne dataient que d'une décennie), et un Livio Cerquiglioni, à Gênes (future Italie), réussirent à éliminer leurs concurrents. S'offrant les délices d'une sinécure d'autant plus appréciables que transmissibles à leur descendance. Pour que nul n'ignore les privilèges dont certains jouissent sur cette Terre, voici l'emploi du temps d'un douanier des mots, vacances et jours du Seigneur exceptés.

Pour les Orsenna, installation, dès le matin, face à la mer, pour une observation continue du ciel jusqu'au soir. Lorsque, entre les oiseaux migrateurs, se faufilait un objet non identifié, tenter de le capter avec un filet généralement réservé aux papillons mais prolongé d'un plus long manche. La probabilité d'une capture étant maigre et interminables ces heures de guet, mieux valait s'assurer la présence d'amis riches en conversation. Et le réconfort régulier de quelque jambon arrosé de rasades rosées. Pour les Cerquiglioni, arpenter les quais et prier les capitaines arrivants de bien vouloir ouvrir leur cargaison aux contrôles réglementaires. Les syllabes clandestines étant bien plus difficiles à repérer que la drogue,

les armes, ou les jeunes esclaves vierges, on excusera les Cerquiglioni de s'en tenir aux politesses d'usage : « Dites-moi, votre bateau a souffert ! Beaucoup de vent dans le détroit de Messine ? Rien d'autre à signaler ? »

Lorsque, par hasard, un douanier Orsenna ou un douanier Cerquiglioni parvenait à se saisir de l'un de ces clandestins, lorsqu'il lui posait la question rituelle, bien connue de celles et ceux qui franchissent régulièrement les frontières : « Pardon du dérangement, madame, monsieur. Mais qu'avez-vous à déclarer ? », vous pensez bien que le mot ainsi interrogé savait quoi répondre, depuis le temps que leurs passeurs le préparaient : « Qu'avons-nous à déclarer ? Mais justement tout ce que, faute de mots, faute de tous mes semblables, votre langue ne peut encore nommer. »

Face à cette évidence, que vouliez-vous que le douanier Cerquiglioni ou Orsenna réponde ?

Alors, dans l'air parfumé de Gênes ou de Corse, résonnait l'expression même du désabusement douanier : « C'est bon, circulez ! »



## Mardi : les régions donnent de la voix



ans bien des domaines on peut critiquer l'action de notre gouvernement. Mais la bonne foi la plus élémentaire nous oblige à saluer sa réactivité, ce mardi-là, 26 avril 2022.

Les manifestants n'étaient pas encore sortis de leurs voitures garées le long de ronds-points à Rennes, Brest, Pontivy, Bayonne, Barcus, Ajaccio et L'Île-Rousse, que les agents des Renseignements généraux appelaient Paris :

- Monsieur le Premier ministre, ça recommence !
- Quoi donc ?
- Les Bonnets rouges, les Gilets jaunes !
- Rouges ou jaunes ? Il faut savoir ! De quelle couleur sont-ils, cette fois ?
- On ne peut pas dire. Nous dirions « bigarrés ».
- Et pas de violences ?
- Aucune. Pour l'instant !
- Que veulent-ils ?
- On n'en sait rien.

– Qu’attendez-vous pour le leur demander ? Et poliment, s’il vous plaît ! Sans grenades !

De l’enquête vivement menée il ressortait que ces braves gens voulaient attirer l’attention sur un oubli, un mépris : l’absence des langues dites « régionales » dans ce défilé de « mots immigrés » chaque soir à la télévision.

– Ils ont raison ! tempêta le Premier ministre, lui-même élu d’Occitanie. Pas question de laisser se développer une nouvelle vague de contestation, qui plus est à moins d’une semaine de l’élection décisive ! Il faut au plus vite éteindre ce feu naissant.

Il appela donc lui-même les radios pour les prier, gentiment mais fermement, de bien vouloir modifier *illico* leurs programmes pour inclure des émissions rendant hommage à ces langues « issues de nos territoires et qui incarnent si bien et si vaillamment la richesse car la diversité de notre vieille nation. Vous me tiendrez informé de l’évolution de la situation en temps réel », intima-t-il selon l’expression très aimée chez les responsables.

– Toujours pas de violences ?

– Toujours pas, monsieur le Premier ministre.

– Alors que font-ils ? Ils jouent aux boules ? Ils ont sorti leurs barbecues ? Ça pue déjà la saucisse ?

– Sauf votre respect, ça fleurerait plutôt bon la craie car ils et elles installent des écoles.

– Vous pouvez répéter ?

– Oui, des écoles ! Des tables, des bancs, des tableaux noirs.

– Sur les ronds-points ?

– Affirmatif ! Mes collègues confirment. C’est pareil dans toute la France. Ils ont déployé des banderoles. En Bretagne, attendez que je lise, ce sont les écoles Diwan.

– Moi, au Pays basque, je vois les écoles Ikastola.

– Et moi, les Calandretas occitanes à Toulouse, les Bressolas catalanes à Perpignan ! De nouvelles écoles bilingues poussent aux carrefours comme des champignons.

On l’imagine, la presse s’était déjà précipitée et les commentaires allaient déjà bon train : on parlait d’îlots de résistance, ou de villages Astérix...

– Quels sont les ordres ? s’enquit le général de la gendarmerie. On nettoie tout ça ?

Le Premier ministre eut beaucoup de peine à calmer ce zèle. En fait, il rêvait : des écoles sur les ronds-points... Depuis trois semaines, pour tenter de lutter contre sa fatigue extrême (tous les anciens de ce poste vous le diront : Matignon est un enfer), il pratiquait l’acupuncture. En d’autres termes, une redoutable Chinoise lui plantait des aiguilles sur ses « points d’énergie ». Alors l’idée de ces militants avait toute sa sympathie. Sur tous nos ronds-points, planter des écoles exprimant la diversité du pays ! Ça réveillerait la France. Il en parlerait au président. À condition, bien sûr, qu’il soit réélu. Il reprit ses esprits en lisant un premier compte rendu sur la matinale de France Inter. Léa Salamé et Nicolas Demorand avaient fait le job. Comment s’étaient-ils arrangés pour inviter aussi vite Marie Treps, Henriette Walter, Claude Hagège ? RTL et RMC avaient enchaîné, suivies par Europe ; on avait retrouvé un entretien avec Alain Rey, rayonnant d’affection pour les parlers régionaux.

Et ainsi de suite jusqu’au soir. Des linguistes, des militants, des poètes rendirent un hommage à ces langues. À leur apport au français, à leur manière irremplaçable de décrire des cultures, des vies quotidiennes, des paysages dont la diversité constituait notre nation.

Le soir, au moment de lui donner l’antenne, le présentateur pensa mettre Mme Indigo dans l’embarras :

– Vous nous avez parlé de bien des langues, chère madame ; mais le breton ? Et le basque, et le corse ? L’alsacien,

l'occitan, le catalan ?

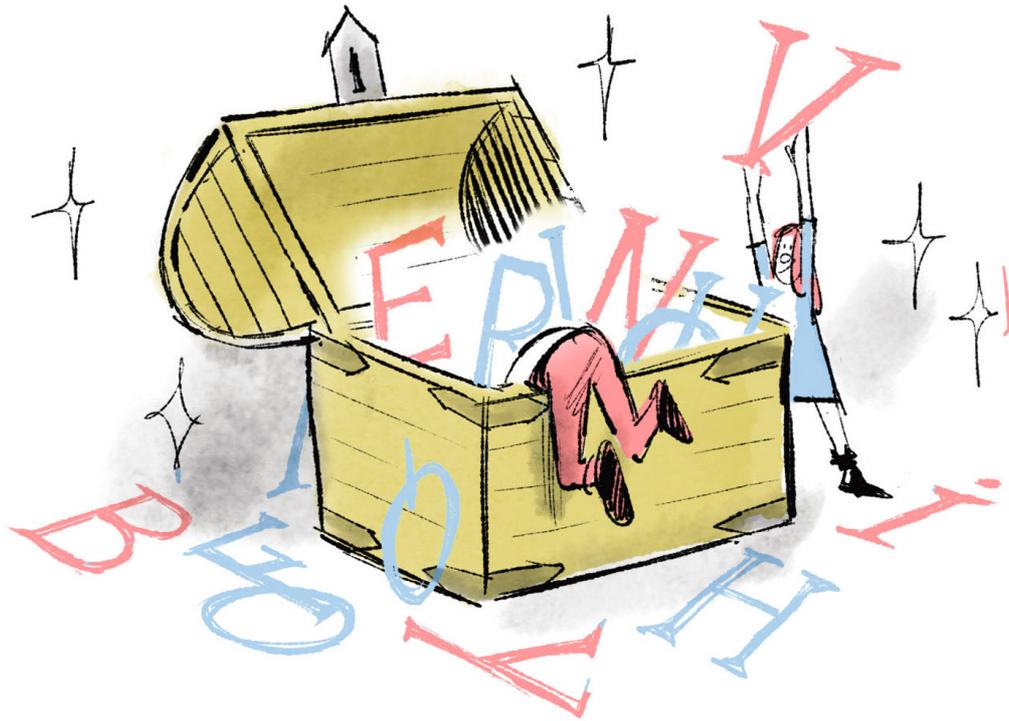
Il semblait fier d'une attention, sinon d'une science, toutes neuves. Mme Indigo ne se laissa pas démonter :

– Tout doux, mon ami, j'avais prévu d'y venir ! Les langues régionales de France ont toujours été un inépuisable terreau d'invention et de poésie, c'est-à-dire de compréhension intime du monde. Mlle Amour, l'Occitane, nous a offert plus de deux cents mots (de l'*abeille* à la *terrasse*, en passant par la *figue*, la *croustade* et le *nougat*). Ses cousines picardes (*cabaret*, *dépiauter*, *requinquer*, *semelle*, *usine*) et normandes (*brioche*, *câble*, *renflouer*) ne sont pas en reste. Au Massif central, nous devons *rillette* et *torgnole* ; à Lyon, *canut*, *échantillon*, *gnôle*, *guignol* ; à l'Est, *avoine* et *beurre* ; à l'Alsace, *choucroute*, *quetsche*, *quiche* ; au Pays basque, *bagarre*, *chistera*, *pelotari*. Et jamais je n'aurais oublié la Bretagne avec *bijou*, *darne* et *goéland* dont le cri ressemble à un pleur (*gwelan*). Ni la Corse, cette incomparable île de Beauté, avec *maquis* et *vendetta*. Que serait le français, s'exalta Mme Indigo, sans la richesse linguistique des régions ?

Elle prit une large inspiration, fixant la caméra :

– Mais aussi, que serait notre langue sans son extension mondiale ? Je vais vous faire une proposition. Pourquoi ne pas accueillir de nouveaux mots immigrés ? Des mots issus de la francophonie, cette fois ? Il serait plaisant de *magasiner* (comme au Québec), de faire le plein dans une *essencerie* (comme au Sénégal), d'*agender* ses rendez-vous (comme en Suisse), de faire une *pause-carrière* (comme en Belgique), d'*ambiancer* le samedi soir (comme en Afrique de l'Ouest). Oui, la francophonie est un trésor inestimable, une source permanente et si précieuse pour l'avenir de notre français !

– Hum...



Le présentateur rappela Mme Indigo à ses obligations strictement hexagonales.

La conclusion s'imposait : les langues régionales, ces « langues de France », devaient continuer de vivre. Quel que soit le résultat de l'élection à venir.

À 19 heures, le Premier ministre s'exprima en ce sens devant une forêt de micros. Et, à son grand regret secret, les ronds-points se vidèrent de toutes leurs écoles bilingues. Elles avaient été éphémères. Mais d'autres écoles de la République continueraient d'enseigner aux enfants le trésor de nos parlers.



## Mercredi : deux cents mots pour un désert !



Comme on s'en doute, la vague de soutien aux langues régionales avait contraint les télévisions à repousser au lendemain le grand rendez-vous de la nation avec ses mots.

Une audience maximale était prévue. Les chiffres dépassèrent l'attente : ce soir-là, près de vingt millions se retrouvèrent devant leurs écrans pour regarder Mr Swing !

C'était un grand Afro-Américain. Casquette blanche, veste noire à liseré rouge, pantalon bleu presque clair, il avait choisi de venir en uniforme de marine. Histoire sans doute de rappeler à ces ingrats de Français que, par deux fois, en 1917 et 1944, il était venu combattre à leurs côtés. Il était resté dans ce petit pays où il pouvait entrer dans n'importe quel bistrot, au bras de n'importe quelle fille ; un pays qui aimait follement sa musique et en avait emprunté les mots. Car Mr Swing, c'était le *jazz*. Une musique devenue celle de la jeunesse du monde ; la langue française « balançait » depuis : *gospel* et *blues*, *boogie-woogie*, *be-bop*, et tout ce qui avait suivi : le *reggae*, le *rock'n'roll*, le *heavy metal*...

C'était aussi le cinéma :

– Qui vous a donné la *caméra* (venue de l’italien *camera oscura* en passant par l’anglais) et le *film*, avec *cow-boys* et *gangsters*, *gags*, *suspense*, *flashbacks*, *travelings*, *rushs*, *mixage*... ? Et *Donald Duck* et *Mickey* ? Vous savez quel est le génie de mon pays ? La liberté ! Oui, la liberté, la liberté chérie, jusque dans l’habillement : *nylon*, *sweater*, *blue jeans*...

– Holà ! intervint Mme Indigo. Votre *blue jeans*, c’est notre ancien bleu de Gênes ; et votre *denim*, notre toile de Nîmes !

– Vous avez raison, répondit Mr Swing, j’oubliais ! Ce que je sais, c’est notre amour ! Nous nous sommes tant aimés, l’Amérique et l’Europe ! Tant aimés et tant apporté ! Jusqu’à tout récemment. Regardez le *Web* (la Toile), inventé au CERN, entre Lyon et Genève, (donc en français) et développé par nous ; tout ce vocabulaire de l’informatique, puis du numérique que vous saviez si bien adapter : *ordinateur* (pour *computer*), *logiciel* (pour *software*), *souris* (pour *mouse*).



Mister Swing.

La P-DG de la chaîne battait des mains :

– Formidable ! Il est formidable, ce soldat ! Et si on l'embauchait ? Sa belle allure militaire et son accent vont faire un malheur !

Swing cessa soudain de rire :

– Alors pourquoi, mais pourquoi, vous, Français, ne parlez-vous plus français ? Pourquoi renoncer à vos mots ? Vous savez que vous êtes ridicules ? « L'équipe de direction, qui travaille en espace ouvert, a confié la légende de l'entreprise à un laboratoire d'idées. » C'est clair, non ? Tout le monde comprend. Alors pourquoi ce galimatias : le *staff* du *manager*, qui *coworke* en *open space*, a confié le *storytelling* à un *think tank* ?

Un conseiller de la présidente, tout juste la trentaine, costume cravate, genre contrôleur de gestion, ne put s'empêcher de s'exclamer :

– Mais qu'est-ce qui lui prend, à ce Nègre ?

Tout le monde avait entendu, y compris les quinze millions de téléspectateurs. Dans le studio, on fit mine de rien. D'autant qu'il continuait, l'homme de couleur. Ce n'est pas une banale petite injure raciste qui allait arrêter un fusilier marin. Il en avait vu d'autres dans la Somme, à Guadalcanal, en Normandie à Omaha Beach, en Corée.

– Ridicules, ce ne serait pas grave. Vous êtes des meurtriers. Depuis une semaine, je suis vos émissions. Leur première leçon est on ne peut plus claire : une langue est vivante ! Un être vivant ! Alors, la laisser mourir, c'est comme un meurtre. Et faites-moi confiance ! Des morts, j'en ai vu, sur les champs de bataille ! Un mort, je sais ce que c'est, et croyez-moi, c'est pas beau.

La bouche grande ouverte, Indigo regardait, émerveillée, son beau soldat. On devinait qu'il lançait les mots qu'elle portait en elle mais n'avait jamais osé dire. D'autant qu'il poursuivait :

– Je sais aussi ce qu'est un ennemi. Les pires sont ceux qui jouent à être nos amis. J'ai travaillé à la CIA, dans le contre-

espionnage. Vous savez ce qui vous arrive ? Vous vous faites déposséder. Oui, *déposséder* de vous-même. Comme si un *hacker*, pardon, un pirate, avait pris le contrôle sur vous, à commencer par votre cerveau, vous savez, cette petite boîte osseuse où le Créateur a réuni tous vos logiciels.

La présidente regardait à droite, à gauche, comme quelqu'un qui hésite. On sentait bien qu'une part d'elle-même partageait cette colère, mais tout de même :

– Nous sommes une chaîne publique, pas une église ! Qu'on arrête ce prédicateur !

Comme pour lui répondre, Swing quitta la table de verre et, accompagné par les caméras, se dirigea vers un piano abandonné dans un coin du studio, et ses doigts commencèrent à se promener sur le clavier, main gauche répétant toujours le même motif, et main droite allant, venant, caressant du haut en bas notes blanches et noires, une mélodie lente et triste :

– Et ne croyez pas que nous échappons à cette maladie, la peste moderne ! Nous sommes aussi frappés, nous, les Américains. Et nos amis des îles Britanniques, et les Canadiens, les Australiens. Nous sommes comme vous, en train de perdre notre langue. Bientôt, nous n'aurons plus aucune raison de l'appeler « anglaise ». Et au profit de quoi ? Deux cents mots, les deux cents mots du *globish*, juste pour permettre à de moins en moins de gens de gagner de plus en plus d'argent.



Sa tristesse avait fait place à la colère. Maintenant, il plaquait rageusement des accords, les plus dissonants possible.

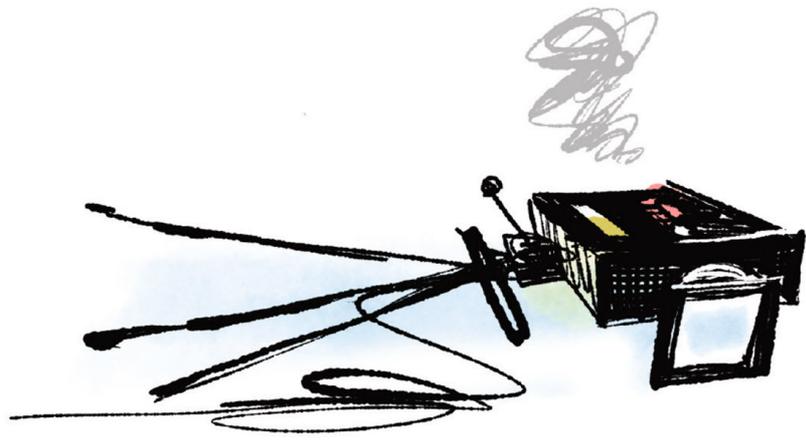
– Regardez les cuisines, elles montrent le triste exemple, à force de toutes se ressembler, elles seront supprimées, remplacées par des repas de pilules : « Gagnez du temps, avalez juste le nécessaire. »

Personne n'osant intervenir, il continua de jouer un assez long moment, comme protégé par la vérité de ce qu'il disait, peut-être aussi que le regard amoureux d'Indigo l'avait enfermé dans une bulle qui empêchait les vigiles de la présidente d'intervenir.

– Vous avez reconnu ma musique ? Je m'appelle Swing, mais ces temps-ci je serais plutôt Blues. Le blues est le chant de la dépossession, la mélodie des esclaves arrachés de leur Afrique pour aller cultiver du coton en Amérique. Déjà du blanchiment. N'ayez crainte, moi, je ne suis pas raciste : je n'ai rien contre les couleurs pâles, mais ne vous y trompez pas, cet assassinat programmé des langues est du blanchiment. Et vous aussi, vous allez vous retrouver en esclavage. Moins de mots, moins de fenêtres pour regarder le monde, moins de sourires et moins de révoltes, moins de lumières ! Vous allez peu à peu rapetisser. Votre diversité régresse. Vous n'avez pas remarqué ? Vous commencez à vous ressembler tous et toutes. Normal, puisque vous mangez tous pareil. Et comme on est ce qu'on mange... *World cooking, world music, world wording*. Vous ne vous en rendez pas compte, mais vous nous avez rejoints en esclavage ; écoutez le blues, écoutez-le bien, cette musique est la vôtre !

Cette fois, c'en était trop ! La présidente s'arracha de son escorte de conseillers et se rua sur les caméras, qu'elle renversa. Une bonne vingtaine de secondes, avant que l'antenne ne soit coupée, on vit briller, sur tous les écrans de France, les quatre pattes noires du piano et leurs sabots à roulette de cuivre doré.

Le lendemain, à 19 heures, les programmes reprirent leur cours normal, malgré les appels innombrables, les protestations violentes : « Enfin une série qui nous touchait au cœur ! » « Comment voter pour la France sans connaître sa langue ? » « Rendez-nous notre Indigo ! »



## Conclusion

# Éloge de la douane



Comme prévu, cette folle histoire s'acheva le jeudi soir 28 avril, trois jours avant le second tour, par une réception au Conseil constitutionnel.

L'ambiance avait changé du tout au tout. Oublié le grand froid de la première rencontre, lorsque l'AMI avait dû forcer la porte de l'auguste institution ! Cette fois, les immigrés avaient été accueillis avec les honneurs, et une profusion de petits-fours. On avait même sorti de derrière les lambris dorés un whisky hors de prix. Qui connaît l'austérité du labeur juridique sera le dernier à reprocher leurs petits verres vespéraux aux magistrats épuisés.

Le président du Conseil constitutionnel présenta la bouteille mordorée à la secrétaire générale Indigo :

- Vous m'en direz des nouvelles !
- Bien aimable ! Mais non merci !

Les mots ne boivent pas, ils préfèrent chanter : chacun son remontant.

Le président du Conseil constitutionnel avait invité large, non sans avoir prévenu l'AMI :

- Vous n'êtes pas fâchés avec les grands anciens ?
- De qui parlez-vous ?
- Des mots qui vous ont précédé en France.
- Vous faites référence aux Gaulois ?
- Au contraire, trop heureux de les revoir !

Et c'est ainsi que Ruche était là, trônant devant la cheminée, pas du tout intimidé. Il faut dire qu'une cour de juristes

l'entourait, très émoustillés de rencontrer un Gaulois authentique. Ils s'étaient embarqués dans une conversation passionnante :

– Mon cher, mais j'y pense, vous seriez la République idéale ?

– Je ne crois pas vous comprendre.

– Vous, une ruche. Une société d'abeilles, unies autour d'une reine !

– Mais, ce faisant, cher ami, vous parlez de monarchie, j'en ai peur !

– Ah, ah, Ruche ! Quel humour, revenez plus souvent !



La directrice générale de l'Organisation des nations unies pour l'Éducation, la Science et la Culture (l'Unesco) présenta de vives excuses pour son retard :

– J'ai été retenue par une mauvaise nouvelle, hélas prévisible. Le milliardaire Jeff Cash vient de racheter votre télévision nationale.

Le président du Conseil constitutionnel sursauta et fronça les sourcils, symptôme chez lui du plus vif des courroux. Elle

reprit :

– Comment, vous l’ignoriez ? Que font vos équipes ? Ce pauvre chéri n’a pas supporté l’émission d’hier. Et quand on connaît les dettes de votre État, il suffit d’aligner les zéros pour tout vous acheter. Ce M. Cash poursuit sa grande ambition : une seule langue pour toute la planète. Vous l’avez déjà entendu ? « Quel gâchis, tous ces parlers ! Pas plus inutile et pas plus coûteux, pas plus inutilement coûteux qu’un traducteur ! » S’il osait, il s’attaquerait aux animaux. Je suis sûr que, pour lui, ils sont bien trop nombreux : à quoi sert une girafe, un papillon grand monarque, un phoque à capuchon ? Sans parler des fous de Bassan, des scolopendres, des poissons coelacanthes. Il suffirait de chiens, pour la fidélité. Et de vaches, pour le lait. Une fois notre Terre ainsi bien nettoyée, vous verrez qu’il nous transportera sur Mars, une planète comme il les aime, ce Jeff Cash, un gris caillou sans vie. Quand allons-nous comprendre que la diversité des langues nous est aussi nécessaire que la multiplicité des êtres ? Si nous n’agissons pas, 90 % de nos langues auront disparu à la fin de ce siècle. Je plains nos descendants : ils se croiront sourds. Ils accuseront leurs oreilles alors que c’est le monde qui sera devenu silencieux. Déjà qu’il se vide de tous nos oiseaux...

Comme on le constate, Mme Unesco, une jeune femme franco-marocaine, était remontée par dix mille pendules, celle de la frayeur devant l’avenir qui se préparait, celle de la honte de transmettre à nos enfants un tel désert en héritage, celle de la stupéfaction devant tant d’inconscience, celle du regret devant tant de beautés abandonnées, celle de l’effroi devant tant de morts programmées, celle de la fureur devant tant d’inaction, celle du dégoût devant tant de faiblesse...

Hélas, les trop violentes colères ne sont pas de mise dans les palais de la République. On y déteste les emportements, jugés vulgaires, les éclats de voix, considérés comme grossiers. En continuant de hocher poliment la tête, on s’écarta peu à peu. Et bientôt, Mme Unesco se retrouva seule sur son balcon. Juste en face d’elle lui souriait, désabusée, la Comédie-Française.

Le cocktail dura jusqu'à plus d'heure. Avouons que, suite à l'abus des boissons fortes, certains conseillers eurent quelque mal à rejoindre leur voiture de fonction.

Quoi qu'il en soit, on se quitta enchantés les uns des autres. Oubliées, les alertes de Mme Unesco. Dans la haute fonction publique, on pratique comme nulle part ailleurs l'autocongratulation :

- Excellente initiative, ma chère Indigo !
- Oui, je crois, sans fausse modestie, que nous avons utilement éclairé les Français !
- Grâce à vous, ils voteront demain en bien meilleure connaissance de cause.
- Le mérite vous en revient, cher président ! Jamais nous, pauvres immigrés, aurions imaginé être un jour reçus dans votre Palais-Royal !
- Vous avez eu bien raison de forcer ma porte. Revenez au Conseil quand vous voulez !

Il fut décidé de renouveler cette fertile rencontre :

- Décidément, les magistrats et les mots devraient plus souvent se rencontrer. Qu'est-ce qu'un jugement, après tout ? Des mots ! « Sursis » ou « perpétuité » : tout dépend d'un mot à la place d'un autre pour changer le destin d'un accusé.
- Ah, ah, comme vous avez raison ! Et maintenant, souhaitons bonne chance à l'élection !
- Oui, en ces temps troublés, fasse le ciel, ou les urnes, que la France prenne la bonne décision !

Le lendemain soir, à la télévision, le débat redémarra à l'endroit même où la grève des AMIs l'avait interrompu. Inchangée, la candidate d'extrême droite avait repris ses attaques. Fidèles à leur engagement de ne plus rien faire qui pourrait troubler « le libre jeu du processus démocratique », les mots immigrés supportèrent de se voir utiliser sans vergogne aucune pour... dénoncer l'immigration !

Insultes, invectives : le journaliste-animateur avait perdu tout contrôle.

Au fond, rien n'avait changé.

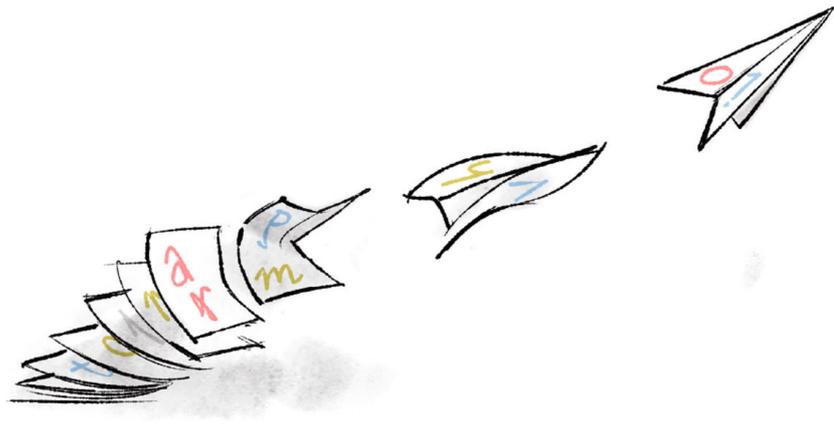
Et c'est ainsi que germa le soupçon, vite transformé en fausse vérité : et si elle n'avait jamais eu lieu, cette quinzaine, où l'écoute fut enfin accordée aux mots ? Si cette oasis de découvertes, d'accueils, d'échanges et d'enrichissements mutuels n'avait été qu'un conte, inventé par quelques écrivains en mal d'espérance ?

On peut faire confiance aux réseaux dits sociaux. Ils déversèrent à plus soif cette malfaisante infox.

Pour tous les incroyants, et même les dubitatifs, je tiens les preuves, inattaquables, que ces jours magiques ont bel et bien existé dans l'histoire de mon pays.

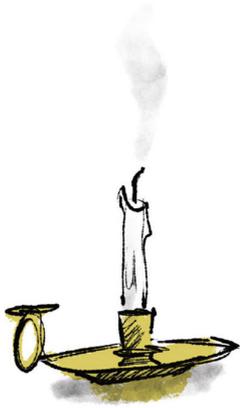
Écrivez à l'ancienne, oui par la Poste, aux éditions Stock, 21 rue du Montparnasse 75006 Paris. Elles transmettront sans attendre au bureau du ministère de l'Intérieur chargé du porte-parolat. Apprenez qu'il est aujourd'hui tenu par deux douaniers : Cerquiglini (Bernard) et Orsenna (Erik). En effet, dans son infaillible sagesse, c'est à la douane que notre administration a confié le soin de vérifier la régularité des entrées de vocables sur le territoire national. Permettez-moi un ultime conseil. Ne traînez pas trop dans votre démarche. Ces deux fonctionnaires zélés ne sont pas loin d'approcher de la retraite. D'autant qu'ils pourraient bien en avancer la date. Car certains soirs, ils se regardent l'un l'autre et l'on peut voir dans leurs yeux fatigués quelque chose qui ressemble à de la certitude, la conviction de leur inutilité. Que faire contre l'invasion de l'argent, ce grand *équivalent général* ? N'oubliez jamais que l'argent est le plus efficace des serviteurs mais le pire des maîtres.

Pour conclure, sachez que les membres de l'AMI, et plus généralement tous les mots du dictionnaire, déclinent toute responsabilité quant aux fausses promesses proclamées en leur nom par les deux candidats : *prospérité, justice, liberté, égalité...*



## Épilogue

### Les langues éteintes



Au mitan de certaines nuits plus silencieuses que d'autres, généralement un mardi, vers 3 heures, le douanier Bernard appelle le douanier Erik (ce peut être aussi l'inverse). La phrase, encore ensommeillée, est toujours la même : « Les circonstances paraissent favorables. »

Alors ils s'habillent au plus vite, quittent leurs domiciles, l'un Courbevoie, l'autre la Butte-aux-Cailles, et courent vers la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre. Les rares passants s'étonnent du spectacle de ces deux hommes d'un âge certain galopant à pas de loup dans l'obscurité. C'est qu'ils ont enrobé leurs richelieus de chaussettes épaisses afin de n'émettre aucun bruit susceptible de venir troubler cette paix miraculeuse.

Vous permettrez à vos auteurs de garder secret le lieu exact de leur destination. La foule qui s'y rendrait forcément effraierait pour toujours la possibilité de ces rendez-vous ô combien fragiles.

Vous vous étonnerez à bon droit du choix de cette basilique, le plus immonde bâtiment de la capitale française. Mais certaines préférences érotiques ou géographiques de nos invitées étant incompréhensibles, nous devons bien nous y résoudre. Faute de cette docilité, nous manquerions des plaisirs délicats. Le seul avantage de ce lieu fort élevé est d'y

percevoir parfois, chance aidant, des sons, pour être plus précis des phonèmes, venus de très loin.

Leur souffle retrouvé, Erik et Bernard tendent l'oreille.

Ils entendent des sons. Par exemple ces consonnes du damin, langue disparue des Lardil, population d'une île de l'Australie. Ces consonnes, produites en aspirant l'air (et non en l'expulsant, comme pour toutes les autres), évoquaient le son d'un baiser. Chez les Lardil, on s'embrassait en parlant.

Ils entendent des mots. Comme ce verbe, *ba-yól*, du pomo, langue amérindienne de Californie, sans locuteur aujourd'hui, qui signifiait « introduire soudain des paroles dans un air que l'on était en train de fredonner ». Dans une langue iroquoise, *école* se disait « on l'utilise pour se faire apprendre à connaître les mots »...

Qu'est-ce qu'un douanier sans son atlas ? Malgré son poids, Bernard a emporté son inséparable, celui édité par le *Times*. Et chaque fois qu'un mot leur parvient, il retrouve la page pour en montrer l'origine à son ami.

Tu vois, la basse vallée du Sepik, en Papouasie-Nouvelle-Guinée ; quelques femmes y parlent encore le yimas. En revanche, dans cet endroit du sud de la Patagonie, le tehuelche n'a plus de locuteur depuis 2019. Près de nous, voici l'île de Veglia en Dalmatie, où mourut, le 10 juin 1898, le brave Tuone Udaina, le dernier homme à parler le végliote, dialecte tout droit issu du latin ! C'était depuis deux millénaires l'idiome des vents de l'Adriatique.

Ces langues, nos deux amis préfèrent toutefois les appeler « éteintes » plutôt que « mortes ». L'épithète dit bien que, chacune à sa manière, elles éclairaient le monde.



## Remerciements

Nous ne sommes pas les premiers ni, espérons-le, les derniers, à rendre hommage aux mots immigrés. Notre amour a des sources, qui sont des pages, nées de formidables savoirs. Alors merci géant et fraternel à Marie Treps (*Les Mots voyageurs, Les Mots oiseaux, Les Mots migrants*), à Jean Pruvost (*Nos Ancêtres les Arabes, L'Histoire de la langue française, un vrai roman...*), Henriette Walter, dont les œuvres principales viennent d'être rassemblées dans une merveille de « Bouquins » : *Langues d'ici et d'ailleurs*. Leurs livres font entendre, dans notre langue, toutes celles du monde.

Et merci à nos éditrices, Alice et Mélie, aussi bienveillantes que sévères (c'est dire leur bienveillance). Quant à notre cadeau, notre illustrateur, François Maumont, même vous l'avez déjà applaudi : recommencez.



## LA BELLE HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

La grammaire est une chanson douce, *Stock, 2001 ; Le Livre de Poche*

Les Chevaliers du Subjonctif, *Stock, 2004 ; Le Livre de Poche*

La Révolte des accents, *Stock, 2007 ; Le Livre de Poche*

Et si on dansait ?, *Stock, 2009 ; Le Livre de Poche*

La Fabrique des mots, *Stock, 2013 ; Le Livre de Poche*

## DES MÊMES AUTEURS

### **Bernard Cerquiglini**

Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie, *Seuil*,  
1989

L'Accent du souvenir, *Minuit*, coll. « *Paradoxe* », 1995

Le Roman de l'orthographe. Au paradis des mots, avant la  
faute 1150-1694, *Hatier Jeunesse*, 1998

Les Langues de France (dir.), *PUF*, 2003

La Genèse de l'orthographe française (xii<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècles),  
*Honoré Champion*, 2004

Une langue orpheline, *Minuit*, coll. « *Paradoxe* », 2007

Merci professeur ! Chroniques savoureuses sur la langue  
française, *Bayard*, 2008

Petites chroniques du français comme on l'aime !, *Larousse*,  
2012

La Naissance du français [2013], *PUF*, coll. « *Que sais-  
je ?* », 2020

Enrichissez-vous : parlez francophone !, *Larousse*, 2016

L'Orthographe rectifiée. Le guide pour tout comprendre,  
*Librio / Le Monde, 2016*

L'Invention de Nithard, *Minuit, coll. « Paradoxe », 2018*

La ministre est enceinte ou la grande querelle de la  
féminisation des mots, *Seuil, 2018 ; Points, 2019*

Parlez-vous tronqué ? Portrait du français d'aujourd'hui,  
*Larousse, 2019*

Chroniques d'une langue française en résilience, *Larousse,*  
*2021*

Un participe qui ne passe pas, *Points, 2021*

### **Erik Orsenna**

Loyola's Blues (roman), *Seuil, 1974 ; coll. « Points »*

La Vie comme à Lausanne, roman, *Seuil, 1977 ; coll.*  
*« Points », prix Roger-Nimier*

Une comédie française (roman), *Seuil, 1980 ; coll.*  
*« Points »*

Villes d'eaux (en collaboration avec Jean-Marc Terrasse),  
*Ramsay, 1981*

Rêves de sucre, *Hachette, 1990*

L'Exposition coloniale (roman), *Seuil*, 1988 ; coll.  
« *Points* », prix Goncourt

Besoin d'Afrique (en collaboration avec Éric Fottorino et  
Christophe Guillemin), *Fayard*, 1992 ; *Le Livre de Poche*

Grand amour. Mémoires d'un nègre (roman), *Seuil*, 1993 ;  
coll. « *Points* »

Mésaventures du Paradis. Mélodie cubaine, photographies  
de Bernard Matussièrè, *Seuil*, 1996

Histoire du monde en neuf guitares, accompagné par  
Thierry Arnoult (roman), *Fayard*, 1996 ; *Le Livre de Poche*

Deux étés (roman), *Fayard*, 1997 ; *Le Livre de Poche*

Longtemps (roman), *Fayard*, 1998 ; *Le Livre de Poche*

Portrait d'un homme heureux : André Le Nôtre, *Fayard*,  
2000

Madame Bâ (roman), *Fayard / Stock*, 2003 ; *Le Livre  
de Poche*

Dernières nouvelles des oiseaux, *Stock*, 2005 ; *Le Livre  
de Poche*

Portrait du Gulf Stream, *Seuil*, 2005 ; coll. « *Points* »

Voyage aux pays du coton, *Fayard, 2006 ; Le Livre de Poche*

Salut au Grand Sud, en collaboration avec Isabelle Autissier, *Stock, 2006 ; Le Livre de Poche*

Le Facteur et le Cachalot, *Les Rois Mages, 2007*

A380, *Fayard, 2007*

La Chanson de Charles Quint, *Stock, 2008 ; Le Livre de Poche*

L'Avenir de l'eau, *Fayard, 2008 ; Le Livre de Poche*

Courrèges, *Xavier Barral, 2008*

Rochefort et la Corderie royale, photographies de Bernard Matussièrre, *Chasse-Marée / Glénat, 2009*

L'Entreprise des Indes (roman), *Stock, 2010 ; Le Livre de Poche*

Princesse Histamine, *Stock, 2010 ; Le Livre de Poche Jeunesse*

Sur la route du papier, *Stock, 2012 ; Le Livre de Poche*

Mali, ô Mali (roman), *Stock, 2014 ; Le Livre de Poche*

La Vie, la mort, la vie : Louis Pasteur 1822-1895, *Fayard, 2015 ; Le Livre de Poche*

Passer par le nord. La nouvelle route maritime, avec *Isabelle Autissier, Paulsen, 2016*

L'Origine de nos amours (roman), *Stock, 2016 ; Le Livre de Poche*

La Fontaine : une école buissonnière, *Stock, 2017 ; Le Livre de Poche*

Géopolitique du moustique, *Fayard, 2017 ; Le Livre de Poche*

Désir de villes, avec Nicolas Gilsoul, *Robert Laffont, 2018 ; Le Livre de Poche*

Voyage au pays des bibliothèques, avec *Noël Corbin, Stock, 2019*

Beaumarchais : un aventurier de la liberté, *Stock, 2019 ; Le Livre de Poche*

Briser en nous la mer gelée (roman), *Gallimard, 2020*

Cochons. Voyage aux pays du Vivant, *Fayard / Stock, 2020*

La Passion de la fraternité : Beethoven, *Stock, 2020*



# Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de copyright](#)

[Dédicace](#)

[1. Où se déclenche une grève  
à nulle autre pareille](#)

[2. Qu'est-ce que l'AMI ?](#)

[3. Où l'on fait connaissance  
avec neuf Sages](#)

[4. Lundi, 19 h 30, première soirée :  
où nos vrais ancêtres nous sont  
enfin révélés](#)

[5. Mardi, deuxième soirée : Gaulois  
et Romains, une fertile invasion](#)

[6. Mercredi, troisième soirée :  
parlons franc !](#)

[7. Jeudi, quatrième soirée : l'apport  
de l'arabe n'est pas un hasard !](#)

[8. Vendredi, cinquième soirée :  
à l'italienne](#)

[9. Samedi, sixième soirée :  
Français vs Anglais,  
une Manche chacun](#)

[10. Lundi, septième soirée :  
l'écho du monde](#)

[11. Où l'on découvre une espèce  
de douaniers très particulière](#)

12. Mardi : les régions donnent  
de la voix

13. Mercredi : deux cents mots  
pour un désert !

Conclusion. Éloge de la douane

Épilogue. Les langues éteintes

Remerciements

La belle histoire de la langue française

Des mêmes auteurs